3 1761 08266036 6

Dieulafoy, Joseph Marie Armand Michel
Le portrait de Michel Cervantes

PQ
2219
D75P6

Dieulafoy.

le portrait de Michel Cervantès

LE PORTRAIT
DE
MICHEL CERVANTES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, ET EN PROSE;

Par MICHEL DIEULAFOY;

Représentée pour la première fois le 21 Fructidor, an 10, sur le Théâtre Louvois.

A PARIS,

CHEZ { HUET, Libraire, rue Vivienne, n°. 8;
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN XI DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

MORILLOS, Peintre,	M. PICARD l'é.
DON GASPARD, Alcade,	M. BOSSET.
LÉON, fils de Don Gaspard,	M. BARBIER.
DON FERNAND, rival de Léon,	M. DORSAN.
ELISE, fille de Morillos,	M.lle BÉFROI.
JACINTHE, suivante d'Elise,	M.lle MOLIÈRE.
DON ANSELME, homme d'affaires du grand couvent,	M. VALVILLE.
FABIO, valet de Don Fernand,	M. CLOSEL.
PÉDRILLE, valet de Léon,	M. PICARD j°.
BÉATRIX, vieille domestique de Morillos,	M.me PELISSIER.

Suite de l'Alcade, Valets, etc. etc.

La scène est à Madrid.

Les acteurs sont en tête de chaque scène, tels qu'ils doivent être au théâtre : le premier intérêt tient la droite.

LIBRARY
OCT 27 1969
UNIVERSITY OF TORONTO
Q 219
D75P6

LE PORTRAIT
DE
MICHEL CERVANTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une rue isolée. Maison antique à droite ; dans le fond la perspective d'un couvent.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABIO, DON FERNAND. (*Ils entrent d'un air mystérieux par la gauche.*)

DON FERNAND.

Me diras-tu, enfin, où nous allons, et ce que tu as fait depuis trois jours que je ne t'ai vu ?

FABIO.

Vous saurez tout, monsieur; suivez-moi toujours.

D. FERNAND.

Mais, maraud.....

FABIO, *regardant la maison.*

Je me reconnais : voilà le nouveau logement du peintre Morillos.

D. FERNAND.

Quoi ! dans ce quartier reculé ?

FABIO.

Oui, monsieur; cette maison convient d'abord à son avarice; en second lieu, sa proximité du grand couvent et de ses souterrains n'est pas indifférente au génie sombre dont vous savez que la nature a doué cet artiste.

D. FERNAND.

Voilà donc où respire cette ingrate Elise, que je n'ai pu ni attendrir.....

FABIO.

Ni enlever.

D. FERNAND.

Ah! j'espère que cette fois.....

FABIO.

Doucement, monsieur, doucement; il s'en faut de beaucoup que les obstacles soient diminués. Lorsque vos vœux furent rejetés, il y a six mois, quoiqu'ils fussent présentés par un des personnages les plus considérables de votre famille, la fille de Morillos avait le cœur libre, et elle n'eut à vous opposer, comme vous savez, qu'une certaine réputation de liber.....

D. FERNAND.

Plaît-il?

FABIO.

Je dis, monsieur, qu'elle n'eut à vous opposer qu'une certaine liberté d'affections, une aisance de caractère et de conduite qui convient parfaitement à un seigneur tel que vous; mais dont une jeune personne qui ne sait encore rien est toujours effrayée. Aujourd'hui la scène est un peu changée.

D. FERNAND.

Comment?

FABIO.

D'abord, la jeune personne sait quelque chose; le voyage

de Salamanque qu'on lui a fait faire pour la dérober à vos poursuites, a produit un rival.

D. FERNAND.

Un rival ?

FABIO.

Oui, monsieur ; ce rival se nomme Léon. C'est le fils d'un certain Don Gaspard de Rosellos, homme dur et sévère, qui l'avait envoyé étudier à Salamanque. Léon a vu Elise à la promenade, il s'est attaché à ses pas, il lui a donné des sérénades ; et lorsque la petite course que vous avez faite de votre côté a donné à Morillos le courage de rappeller sa fille, le jeune homme, qui a trouvé qu'Elise était infiniment plus agréable à poursuivre que ses études, leur a dit brusquement adieu, et s'est rendu à Madrid, où il se tient caché depuis six jours, à cause du Don Gaspard, qu'il sait bien n'être pas homme à lui pardonner une licence si éloignée de celles qu'il avait été chargé de prendre.

D. FERNAND.

Mais d'où diable as-tu tiré tous ces détails ?

FABIO.

Le ciel, monsieur, aide les bonnes gens ; vous savez que je ne néglige aucune de ses faveurs.

D. FERNAND.

Oui, je sais que tu es un coquin sans reproche.

FABIO.

Le valet de ce Léon, maigre et chétif andaloux, qui servait il y a deux ans le même maître que moi, a eu besoin d'épancher ses secrets dans le sein d'un honnête homme ; il m'a rencontré, et comme il ignore que je suis votre domestique, il s'est empressé de me conter son histoire, et même de me demander des conseils.

D. FERNAND.

A toi ?

FABIO.

Ce n'est pas sans raison : il m'a vu à l'œuvre plus d'une fois ; et depuis une certaine aventure amoureuse où il fut témoin de la dextérité avec laquelle j'enlevai à un officier de la Ste.-Hermandad, qui venait pour m'arrêter, cette baguette (*il la montre*) qui est le signe distinctif de ces messieurs, et dont je me servis sur-le-champ pour l'arrêter lui-même, le drôle me vénère presqu'autant que je le mérite.

D. FERNAND.

Tu sais donc au juste où en est cet amour ?...

FABIO.

Oui, monsieur ; cet amour n'est pas très-avancé, il n'en est encore qu'aux œillades et aux airs de guitare. Vous connaissez l'extrême circonspection d'Elise ; mais par malheur, elle a amené avec elle, de Salamanque, une friponne de Jacinthe à qui les airs de guitare ne suffisent pas.

D. FERNAND.

Qu'est-ce donc que cette Jacinthe ?

FABIO.

Un démon de malice, de ruse et d'hypocrisie : une soubrette, enfin ; le plus friand morceau qui ait jamais agacé ma sensibilité. Mais la sournoise aime Pédrille, et hâte de toute la force de son amour les succès de votre rival.

D. FERNAND.

Diantre ! prends tes tablettes.

FABIO. (*Il prend ses tablettes, et met un genoux à terre, comme pour écrire.*)

Oui, monsieur.

D. FERNAND.

Note qu'il faut éconduire ce Léon et cette Jacinthe avant deux jours.

FABIO, *se relevant.*

Bah ! il y en a trois que j'ai mieux fait.

D. FERNAND.

Quoi donc ?

FABIO.

Est-ce que le génie de Fabio reculerait devant un écolier de vingt ans, et une soubrette d'université ?

D. FERNAND.

Parle donc.

FABIO, *regardant chez Morillos.*

Si nous nous retirions un peu.....

D. FERNAND,

Il n'y a aucun danger ; je ne suis connu là-dedans que d'Elise, et d'une vieille gouvernante qui doit être morte.

FABIO, *très-mystérieusement.*

Sachez donc, monsieur, qu'une veuve respectable, qui a pour moi un fond d'estime tout particulier....

D. FERNAND.

Pour toi ?

FABIO.

Oui, monsieur ; je suis très-estimable quand je m'en mêle. Cette veuve, depuis quelque tems au service de la sœur de Morillos, dont elle a gagné la confiance, est venue m'apprendre il y a trois jours, qu'Elise avait prié sa tante de prendre secrètement quelques informations sur le compte du jeune Léon. Or, la chère tante ne faisant rien que par la veuve, et la veuve ayant la bonté de ne rien faire sans moi, vous jugez que les informations qu'Elise recevra.....

D. FERNAND, *appercevant Anselme.*

Paix ; voici quelqu'un.

SCÈNE II.

DON ANSELME, FABIO, DON FERNAND. (*Anselme vient par le fond, à gauche, et va directement à la porte de Morillos. Fabio et D. Fernand se retirent à gauche.*

D. FERNAND.

On va chez Morillos. Quelle espèce d'homme est-ce là ?

FABIO, *l'observant.*

Si je ne me trompe, c'est l'homme d'affaires du grand couvent.

D. FERNAND.

Tu le connais ?

(*Anselme frappe à la porte de Morillos.*)

FABIO.

De réputation. C'est un original qui s'avise de ressembler à une ordonnance : il ne parle que par préambules et par considérans.

(*Anselme frappe encore.*)

BÉATRIX, *du dedans.*

Qui est-ce qui est là ?

D. FERNAND.

Sauvons nous ; je reconnais la voix de la vieille Béatrix. Allons observer, s'il est possible, tous les alentours de cette maison. (*Ils se sauvent par le fond, à droite.*)

SCÈNE III.

BÉATRIX, ANSELME.

BÉATRIX, *ouvrant sa porte.*

Ah ! Don Anselme, soyez le bien-venu ; qu'y a-t-il pour votre service ?

ANSELME.

Peu de chose. Je me figure, Béatrix, que vous avez considéré plus d'une fois combien la vie de l'homme est transitoire et fugitive.

BÉATRIX.

Oui, seigneur.

ANSELME.

Vous savez donc qu'il faut s'empresser de faire la veille, ce qu'on serait tenté de remettre au lendemain.

BÉATRIX.

Assurément.

ANSELME.

D'autant que l'industrie humaine est devenue si active....

BÉATRIX.

C'est charmant.

ANSELME.

Quoi donc?

BÉATRIX.

Eh! mon dieu, seigneur, le plaisir de causer avec vous. Comme vous ne dites jamais ce que vous voulez dire, cela fait qu'on a le bonheur de parler plus long-tems.

ANSELME.

Vous vous trompez; tout ce que je vous dis est indispensable pour vous demander si votre maître est chez lui.

BÉATRIX.

Oui, seigneur, il y est. Permettez qu'à mon tour....

ANSELME, *l'interrompant.*

Est-il seul?

BÉATRIX.

Non, il est dans ce moment avec le seigneur Don Gaspard, son nouvel ami : celui qui vient d'être fait alcade.

ANSELME.

Ah! ah!

BÉATRIX, *avec volubilité.*

Voilà ce que je voulais vous apprendre. Il y a ce soir un grand souper chez Don Gaspard, en réjouissance de sa nomination; et je soupçonne qu'il est venu, en bon voisin, prier monsieur et mademoiselle d'y assister.

ANSELME, *impatienté.*

Mais tout cela m'importe fort peu. Croyez-vous que votre maître sorte bientôt ?

BÉATRIX.

C'est ce que je ne sais pas; monsieur a dit qu'il ne sortirait qu'après le retour de mademoiselle.

ANSELME.

Comment ! Morillos laisse sortir sa fille à présent ?

BÉATRIX.

Au contraire, depuis l'entreprise de Don Fernand, il est plus sévère que jamais sur cet article; mais comme votre couvent n'est qu'à deux pas, mademoiselle Jacinthe a témoigné tant d'envie de voir la cérémonie funèbre qui s'y fait aujourd'hui, que monsieur leur a permis cette petite récréation.

ANSELME.

Cela posé....

BÉATRIX.

Mais, mon dieu, Don Anselme, vous voilà tout à propos pour m'expliquer ce que c'est que cette cérémonie.

ANSELME.

De quoi diable vous occupez-vous? Ecoutez ce que j'ai à vous dire.

BÉATRIX, *l'interrompant.*

Oui, seigneur... On dit que c'est le comte de Lémos qui a fait tous les frais.

ANSELME.

C'est vrai.

BÉATRIX.

Et qu'il protégeait singulièrement le défunt.

ANSELME.

Oui, comme un seigneur protège. Vous direz à monsieur....

BÉATRIX.

Ce défunt était donc un homme de naissance ?....

ANSELME.

Eh non, c'était un simple gentilhomme appellé Michel de Cervantes Sâavreda.

BÉATRIX.

Voilà bien ce qu'on a dit dans le quartier; mais est-il vrai qu'il ait été à-la-fois médecin, soldat, esclave, et qu'il ait essuyé tous les malheurs que l'on raconte ?

ANSELME, *impatienté.*

Oui, oui, oui, il a eu assez de mérite pour cela : il a composé des livres admirables, il a corrigé son siècle, il a fait la gloire de l'Espagne, et il est mort de misère. Serviteur.

(*Il veut s'en aller.*)

BÉATRIX, *allant à lui.*

Eh quoi ! vous ne voulez pas voir monsieur ?

ANSELME.

Mais vous-même vous ne voulez pas m'entendre ; il y a une heure que je vous prie de dire à monsieur que je desire l'entretenir en particulier, et que je repasserai ce soir pour cela : considérez que je vous dis, ce soir.

BÉATRIX.

Cela suffit.

ANSELME, *s'en allant.*

Peste soit de la bavarde !

SCÈNE VI.

BÉATRIX, *seule.* (*Pendant son monologue elle gagne la gauche.*)

Ah ! quel causeur que cet homme-là ! C'est pourtant un bon ami de mon maître, et qui lui est fort utile. Il a le talent, tout bonhomme qu'il paraît être, de vendre un méchant tableau mieux qu'un juif n'en saurait vendre un bon, et vraisemblablement.....

SCÈNE V.

ELISE, JACINTHE, BÉATRIX, ensuite LÉON et PÉDRILLE.

JACINTHE, *marchant en avant, dit à part :*

Léon nous suit, comment faire ?

ELISE.

Qu'as-tu donc ?

JACINTHE.

Moi, rien, je....

BÉATRIX.

Ah ! vous voilà, mesdemoiselles.

JACINTHE, *à part.*

Et Béatrix, pour surcroît d'embarras ! (*Léon et Pédrille paraissent, ils passent et repassent plusieurs fois.*)

BÉATRIX.

Hé bien, Jacinthe, êtes-vous contente ?

JACINTHE.

Mais comme ça.

ELISE.

Tu es difficile : c'est une des plus belles cérémonies que j'aie vue de ma vie.

JACINTHE, *regardant du coin de l'œil Léon et Pédrille.*

Ma foi, mademoiselle, il y a des objets beaucoup plus agréables à voir ; j'aime les vivans, moi.

BÉATRIX.

Ah ! que voilà bien un propos de jeune fille, les vivans ! belle misère, en comparaison..... (*Elle fait la révérence à Pédrille, qui en ce moment saluait Jacinthe.*) Monsieur !

JACINTHE, *se retournant vers elle.*

Que faites-vous donc ?

BÉATRIX.

C'est un très-beau jeune homme qui passe, et qui me salue.

JACINTHE.

Fi ; est-ce que vous faites attention à ces misères, vous ?

BÉATRIX.

Eh pourquoi pas, s'il vous plaît ?

ELISE.

Allons, Jacinthe, rentrons.

JACINTHE.

Quoi, sitôt ?

ELISE.

Mon père doit m'attendre.

BÉATRIX.

Oui, mademoiselle, il vous attend là-haut avec le seigneur Don Gaspard.

LÉON, *à part.*

Qu'entends-je ? mon père ?

JACINTHE, *à part.*

Oh ! la maudite vieille. — Mademoiselle, n'aviez-vous pas

le projet d'envoyer chercher aujourd'hui une certaine lettre que votre tante vous a promise ?

ELISE.

Il est vrai.

JACINTHE.

Voilà la bonne Béatrix, qui ne demande pas mieux que de vous rendre ce service.

BÉATRIX, *avec humeur.*

Si mademoiselle l'ordonne....

JACINTHE, *d'un air caressant.*

Elle vous en prie. N'oubliez pas que la nouvelle maison qu'habite dona Clara est au bout de la rue de Murcie, en face de l'hôtel de la Délivrance.

BÉATRIX.

De l'hôtel de la Délivrance ? J'y vais.

ELISE.

Et nous, rentrons.

JACINTHE.

Mais, mon dieu, comme vous êtes pressée de vous renfermer ; moi, je trouve aujourd'hui l'air si doux, si pur....

(*Léon et Pédrille s'avancent.*)

BÉATRIX, *en sortant, fait une révérence à Léon et à Pédrille, qui la saluent et ont l'air de se retirer.*

Oh ! que les jeunes gens sont polis aujourd'hui !

SCÈNE VI.

ELISE, JACINTHE, LÉON, PÉDRILLE, écoutant.

JACINTHE.

Et puis, mademoiselle, il y a si long-tems que nous n'avons parlé de Salamanque.

ELISE.

Que veux-tu que nous disions de Salamanque, puisque nous sommes à Madrid.

JACINTHE.

C'est bien vrai, nous sommes à Madrid. Avez-vous remarqué, dans la nef, un certain manteau vert ?

ELISE.

Quoi ! c'était lui ?

JACINTHE.

J'ai frémi en le reconnaissant.

ÉLISE.

Mais, Jacinthe, conçois-tu la conduite de ce jeune homme ? Elle n'est pas trop franche, au moins. Quitter son université, me suivre à Madrid, me donner mille preuves d'une passion véritable, et s'obtiner cependant à rester dans l'ombre.

JACINTHE.

Permettez, mademoiselle, il y a du tems pour tout; il faut bien commencer par observer.....

ELISE.

Non, Jacinthe, l'amour n'est bien rassuré que par l'estime, et le mystère ne l'a jamais inspirée. Le valet de Léon t'a-t-il dit encore un seul mot de la famille de son maître, de ses projets, de ses espérances ? Nous ignorons peut-être jusqu'à son véritable nom.

JACINTHE, *se tournant un peu vers Léon.*

Il est vrai que cet article est un peu louche. De sorte que ce jeune homme a fait peu de progrès dans votre cœur.

ELISE, *soupirant.*

Ah, Jacinthe !

JACINTHE, *d'un ton hypocrite.*

Plaît-il ?

ELISE.

Si je pouvais croire que tu ne lui répéteras jamais ce que j'aurais à te dire ?

JACINTHE.

Comptez-y, mademoiselle, je jure qu'il n'apprendra rien de ma bouche.

ELISE.

Hé bien, Jacinthe, je t'avouerai que malgré toute ma raison, malgré les soupçons que sa conduite mystérieuse est faite pour inspirer, mon cœur ne peut plus se détacher de lui ; autant le premier aspect de cet audacieux Fernand m'avait causé d'effroi, autant les premiers regards de Léon.... Mais, mon dieu ! prends bien garde ?

JACINTHE.

Soyez tranquille, vous dis-je, ce n'est pas moi qui parle.

ELISE.

Autant les premiers regards de Léon me parurent doux et enchanteurs. Je sentis que je ne pouvais être heureuse que par lui, et je ne forme plus qu'un desir, c'est que les informations que j'attends de dona Clara ne détruisent pas la plus douce espérance de ma vie.

LÉON, *s'avançant avec passion.*

Oh ! quelque soit le danger....

MORILLOS, *en dedans.*

Béatrix ? (*Léon et Pédrille s'enfuient à toutes jambes par le fond, à gauche.*)

ELISE, *se retournant*

Qu'est-ce donc ?

JACINTHE.

Deux poltrons qui se sauvent.

SCÈNE VII.

DON GASPARD, MORILLOS, ELISE, JACINTHE.

MORILLOS, *sortant de chez lui, avec un petit tableau sous son bras.*

BÉATRIX? (*à sa fille et à Jacinthe*) Comment, vous voilà? que faites-vous dans la rue?

JACINTHE.

Monsieur, nous arrivons.

MORILLOS.

Hé bien, rentrez; je ne veux pas que l'on cause dans la rue. — Pardon, mon ami. — Mais où donc est cette Béatrix?

(*Elise rentre après avoir salué D. Gaspard, qui passe à gauche.*)

JACINTHE.

Mademoiselle l'a envoyée savoir des nouvelles de sa tante, qui est un peu incommodée.

MORILLOS.

En ce cas, dites à Pascal qu'il descende à cette porte.

JACINTHE.

Oui, monsieur.

MORILLOS.

Jacinthe?

JACINTHE.

Monsieur?

MORILLOS.

Si le grand inquisiteur envoie chercher ce petit massacre des Innocens, qu'il m'a commandé, qu'on le lui remette.

JACINTHE.

Oui, monsieur.

MORILLOS, *l'appelant de nouveau.*

Jacinthe, écoute, mon enfant : (*bas*) tu n'oublieras pas de demander à la personne que le grand inquisiteur enverra, deux piastres fortes pour le montant d'un vieux cadre que je lui ai fourni. Il ne faut rien perdre.

JACINTHE, *en rentrant.*

Vous avez raison.

SCÈNE VIII.

MORILLOS, DON GASPARD.

MORILLOS.

PARDON encore une fois ; la témérité d'un certain seigneur dont je vous ai parlé, me force de prendre une foule de précautions.... Mais pour revenir à votre affaire, de grace, mon cher D. Gaspard, réfléchissez encore à ce que vous me demandez.

D. GASPARD.

Non, je suis inflexible ; ce sont les premières fautes qu'un père judicieux doit punir avec le plus de rigueur.

MORILLOS.

D'accord ; mais la faute de votre fils....

D. GASPARD.

Comment ? ne vous paraît-elle pas assez grave ? quitter ses études, abandonner ses maîtres, pour suivre une première venue qu'il rencontre à la promenade ?

MORILLOS.

J'avoue....

D. GASPARD.

Une étrangère dont personne ne connaît ni les mœurs, ni l'existence ?

MORILLOS.

Il y a beaucoup de ces étrangères-là.

D. GASPARD.

Qui appartient à je ne sais qui ?

MORILLOS.

C'est vrai.

D. GASPARD.

Peut-être à quelque vieux sot ?

MORILLOS.

C'est possible.

D. GASPARD.

Ou bien à quelque fripon ?

MORILLOS.

Je ne dis pas non.

D. GASPARD.

En un mot, si vous êtes jaloux de cimenter entre nous l'amitié que le voisinage a commencée, j'exige que vous me serviez de votre crédit. Vous allez chez le duc de Lerme, notre premier ministre ?

MORILLOS.

Oui; je vais porter à sa jeune épouse, que les vapeurs désolent, ce petit intérieur de tombeau, pour tâcher de la distraire.

D. GASPARD.

Hé bien, son excellence ne vous refusera pas l'ordre que je demande pour faire enfermer mon libertin. On ne me dit pas précisément quelle route il a prise, mais une fois l'ordre

obtenu, les moyens que ma nouvelle place a mis dans mes mains, me le feront bien trouver. Il se nomme Léon de Rosellos.

MORILLOS.

Allons, je tâcherai de me souvenir de tout cela.

D. GASPARD.

Souvenez-vous aussi que vous soupez ce soir chez moi, et que je passerai pour vous prendre.

MORILLOS.

Oh! pour le souper, ne craignez pas que je l'oublie. A revoir.

D. GASPARD.

A revoir. (*Ils s'en vont par les côtés opposés; Morillos à gauche. — Durant cette scène, Jacinthe a souvent entr'ouvert la porte, et l'a refermée lorsque Morillos y regardait.*)

SCÈNE IX.

PÉDRILLE, JACINTHE, LÉON.

JACINTHE, *passant la tête hors de la porte, et faisant signe à Léon.*

Ils sont partis.

LÉON *accourant, transporté de joie.*

Ah! Jacinthe, je suis le plus fortuné des hommes; mon cœur ne peut suffire à l'ivresse dont les aveux d'Elise l'ont rempli: il faut que je la voie, que je l'adore, que je meurs à ses pieds.

JACINTHE.

Peste! quel transport! hé, pourquoi n'y mourriez-vous pas tout-à-l'heure?

LÉON.

Oh, tout-à-l'heure, certaines raisons.....

PEDRILLE.

Oui, nous n'avions pas encore mis ordre à certaines affaires.

JACINTHE, *avec soupçon.*

Messieurs, messieurs, je crois que ma maîtresse a raison, vous avez des secrets. . . . .

LÉON, *vivement.*

Tout va s'éclaircir; je ne brûle de voir Elise que pour la rassurer sur toutes ses inquiétudes : allons, ne tardons plus, conduis-moi auprès d'elle.

JACINTHE.

Etes-vous fou? et par où?

LÉON.

Parbleu, par cette porte.

JACINTHE.

Comment, par cette porte, et mon honneur donc? et Pascal qui veille là dedans, et Don Morillos, qui peut rentrer à chaque minute.

PÉDRILLE.

Elle a raison, monsieur; sans compter son honneur, Pascal et Morillos sont deux puissans obstacles.

JACINTHE, *lui donnant un soufflet.*

Insolent!

LÉON.

Je ne pourrai donc jamais entretenir Elise?

JACINTHE.

Je ne dis pas cela; mais n'attendez rien de contraire à mes principes.

LÉON.

Peste soit de tes principes! Ne peux-tu, sans les blesser, m'apprendre au moins quelle serait l'heure la plus favorable?

JACINTHE.

Je suis véridique : il n'y en a qu'une seule dans la journée, c'est le moment où monsieur va faire son tour de promenade au Prado, et cela lui arrive tous les soirs à sept heures.

LÉON, *enchanté.*

A sept heures ?

JACINTHE.

Oh ! n'espérez tirer aucun parti de ce que je pourrai vous dire.

LÉON.

Ce n'est pas mon intention. Alors.....

JACINTHE.

Alors, mademoiselle et moi, nous nous rendons dans l'atelier ; nous prenons chacune notre guitare, et comme il y a là un balcon qui donne sur la rivière.....

LÉON.

Un balcon ?

JACINTHE.

Oui, monsieur.

LÉON.

C'est charmant !

JACINTHE.

Pourquoi donc ? Oh ! ne vous y fiez pas : ce balcon est très-haut, il est inabordable ; il est vrai qu'il y a une porte dessous....

LÉON.

Dont tu as la clef ?

JACINTHE.

Non, par bonheur.

PÉDRILLE.

Belle conclusion.

JACINTHE.

Assurément. J'aime bien mieux, pour mon honneur, que cette clef soit au pouvoir de Béatrix.

LÉON.

Quoi ! cette vieille qui était là tout-à-l'heure ?

JACINTHE.

Elle-même ; elle porte à son trousseau toutes les clefs de la maison, et je suis bien sûre que vous ne lui enleverez pas celle-là, quoiqu'elle soit la plus petite.

LÉON, *transporté.*

Ah ! ma chère Jacinthe !

JACINTHE, *en rentrant.*

Non, monsieur, je ne dis rien, je ne me mêle de rien ; que chacun fasse comme il l'entend ; mes principes me défendent de vous instruire de la moindre chose, et je n'écoute que mes principes. (*Elle s'enfuit.*) Adieu, monsieur, adieu ; je suis incorruptible.

PÉDRILLE, *courant après.*

Tigresse !

SCÈNE X.

LÉON, PÉDRILLE.

LÉON, *très-rapidement.*

Allons, Pédrille, il faut avoir cette clef, et c'est toi que je charge de ce soin.

PÉDRILLE.

Moi, monsieur ?

LÉON.

Toi-même ; agis, invente, fais ce que tu voudras : il me la faut dans une heure.

PÉDRILLE.

Mais, monsieur, c'est une chose impossible.

LÉON.

Chansons !

PÉDRILLE.

Je n'ai jamais parlé à cette femme ; j'ignore ses habitudes.

LEON.

Elle est vieille.

PÉDRILLE.

Son caractère ?

LÉON.

Elle est laide.

PÉDRILLE.

Le côté faible, enfin ?

LÉON, *trépignant d'impatience.*

N'est-ce pas une femme ?

PÉDRILLE.

Mon cher maître, au lieu de nous donner tant de peine, est-ce que nous ne ferions pas mieux d'aller tout humblement demander pardon de notre équipée au seigneur Don Gaspard ?

LÉON.

Comment, traître ! pour qu'il me renvoie sur-le-champ à Salamanque, et qu'il me prive peut-être pour jamais de la vue d'Elise !

PÉDRILLE.

Permettez, puisque le hasard l'a rendu l'ami de D. Morillos....

LÉON, *l'interrompant.*

Vaines réflexions; j'avouerai tout à Elise, et je me concerterai avec elle sur ce que j'aurai à faire. N'as-tu pas assez d'esprit....

PÉDRILLE.

Non, monsieur, je ne suis qu'une bête, vous le savez; d'ailleurs sans argent, ou peu s'en faut, quel diable d'esprit voulez-vous qu'on aie ?

LÉON, *le menaçant.*

Je cours chez Don Tellès, qui m'a promis cent ducats, et je viens te rejoindre. Songe que si à mon retour tu n'as pas trouvé un moyen assuré pour avoir cette clef, je t'assomme et je te chasse.

SCÈNE XI.

PÉDRILLE, *seul, jetant son chapeau, de rage.*

Là, voilà bien les maîtres, et leurs prodigalités familières : chassé et assommé, comme si avec l'un on ne se passerait pas bien de l'autre. Maugrebleu de l'amour et des amoureux !

SCÈNE XII.

PÉDRILLE, FABIO.

FABIO.

Qu'est-ce donc, Pédrille, tu as l'air de mauvaise humeur ?

PÉDRILLE.

Ah, te voilà, Fabio ; ma foi, mon ami, je suis bien las du service.

FABIO.

Pourquoi cela ?

PÉDRILLE.

Les amans d'aujourd'hui ne respectent rien.

FABIO.

Bah ! ma mère en disait autant il y a trente ans. Est-ce qu'il serait survenu quelque échec à vos amours ?

PÉDRILLE.

Ah bien oui, des échecs ! tout ne va que trop bien, dont j'enrage. Nous avons vu Elise ; nous avons entendu des paroles charmantes ; il est même question d'un rendez-vous pour ce soir.

FABIO.

Pour ce soir ?

PÉDRILLE.

Oui, à sept heures, dans un certain attelier qui donne sur la rivière.

FABIO.

Hé bien ! tout cela n'est pas si mauvais.

PÉDRILLE.

Mon dieu non. Jacinthe a arrangé les choses le mieux du monde ; elle n'a oublié qu'une bagatelle.

FABIO.

Quoi donc ?

PÉDRILLE.

La clef d'une petite porte par laquelle il faut entrer.

FABIO, *à part.*

Diantre ! elle nous serait bien utile aussi.

PÉDRILLE.

Cette clef est au pouvoir d'une vieille qui va passer ; et mon maître, en franc écolier, qui ne doute de rien, m'ordonne tout lestement d'enlever cette clef et de la lui apporter.

FABIO, *froidement.*

Il a raison.

PÉDRILLE.

Comment, il a raison ?

FABIO.

Sans doute, c'est un jeu d'enfant.

PÉDRILLE.

Est-ce que par hasard tu t'entendrais avec lui pour me faire donner au diable ?

FABIO.

Donne-toi à qui tu voudras, mais tu n'es qu'un sot si tu manques un coup pareil.

PÉDRILLE.

Parbleu, je voudrais bien t'y voir.

FABIO.

Comment, lâche que tu es, tu veux faire fortune, et tu recules devant les babioles de ton métier?

PÉDRILLE.

Des babioles! séduire sans argent une vieille portière.

FABIO, *avec chaleur.*

Eh si tu avais une rançon à arracher des mains d'un père avare? un *étourdi* à conduire et à mener à bien? un *légataire* à instituer sans posséder un sou, que dirais-tu donc?

PÉDRILLE.

Je dirais que tous les saints sont morts, et qu'on ne fait plus de miracles.

FABIO, *avec dignité.*

Incline-toi, profane, et reçois avec révérence la leçon que je veux bien te donner.

FABIO.

De tout mon cœur.

PÉDRILLE.

Où est-elle, cette vieille qu'il faut surprendre?

PÉDRILLE.

Elle est allé chez dona Clara, chercher une lettre de la part d'Elise.

FABIO, *à part.*

Je sais ce que c'est. (*Haut.*) Cette clef?

PÉDRILLE.

Est la plus petite du trousseau qu'elle porte à la ceinture.

FABIO.

Crois-tu qu'elle passe bientôt?

PEDRILLE, *ayant l'air de regarder un peu loin.*

Ma foi, je crois l'appercevoir.

FABIO.

A l'écart; conduis près d'ici quelques amis que j'ai laissés dans ce détour, et attendez en silence ce qu'il me plaira de vous ordonner. Allez. (*Pédrille se retire dans la coulisse à droite, d'un air humilié.*)

FABIO, *seul.*

Ferai-je deux dupes à-la-fois.... non pas, ce serait peut-être le moyen de n'en faire aucune. Ce sot de Pédrille joué trop durement, serait capable de tout découvrir.... Suivons ma première idée, et voyons si j'ai quelques clefs.... Oui, voici la vieille, allons donner le mot à mes gens.

(*Il se sauve par le fond, à droite.*)

SCÈNE XIII.

BÉATRIX, *entrant par le fond à gauche, une lettre à la main.*

Ah! ah! ces demoiselles sont rentrées; je ne sais si cette lettre fera beaucoup de plaisir à ma maîtresse, cette maligne veuve qui me l'a remise avait un air si goguenard..... (*Appercevant Fabio.*) Ouais! voilà un homme qui semble venir à moi.

FABIO, *d'un air de mystère.*

Bonne dame, ne vous nommez-vous pas Béatrix?

BÉATRIX.

Oui, monsieur.

FABIO.

N'êtes-vous pas au service du seigneur Morillos?

BÉATRIX.

Oui, monsieur.

FABIO.

Et n'est-ce pas vous qui sortez en ce moment de chez dona Clara, sa sœur.

BÉATRIX.

Moi-même.

FABIO.

Un mot. Vous allez être abordée par un fripon, qui a le projet de vous enlever vos clefs.

BÉATRIX.

Ah! mon dieu!

FABIO.

Ce fripon est le valet d'un nommé Don Fernand.....

BÉATRIX.

Juste ciel! ce libertin qui essaya, il y a six mois.....

FABIO.

Lui-même; mais soyez tranquille, je suis ici pour vous garantir, et mettre fin à toutes leurs entreprises.

BÉATRIX.

Vous?

FABIO, *montrant sa baguette.*

Reconnaissez-vous ce signe-là?

BÉATRIX, *troublée.*

Monsieur a l'honneur de servir la sainte Hermandade....

FABIO.

Passons sur l'honneur, je ne suis pas glorieux. Comme nous avons affaire à un drôle extrêmement adroit, j'ai jugé à-propos de quitter mon uniforme de capitaine pour le mieux surprendre. Mon escorte est disposée dans les environs, et j'espère qu'avec votre secours.....

BÉATRIX.

Pardon, seigneur, je crois qu'il serait plus convenable que je rentrasse chez moi.

FABIO, *toujours d'un ton mystérieux.*

La loi vous le défend : l'intérêt public et celui de votre maître réclament icivotre assistance.

BÉATRIX.

Mais, seigneur.....

FABIO.

Votre honneur même vous le commande ; ce drôle de Fabio.... c'est Fabio que se nomme le fripon.

BÉATRIX.

Ah ! il se nomme Fabio ?

FABIO.

Ce drôle ne se vante-t-il pas que vous êtes d'intelligence avec lui, et qu'il fait de vous tout ce qu'il veut ?

BEATRIX, *avec colère.*

Tout ce qu'il veut ?

FABIO.

Qu'au moyen de quelques cajoleries, on endort la prudence d'une vieille fille comme vous.

BEATRIX, *de même.*

D'une vieille fille comme moi ?

FABIO.

Oui, mon enfant, et qu'il vous fera sa dupe par-tout où l'occasion s'en présentera.

BÉATRIX, *outrée.*

Ah ! il se vante de cela ? eh bien ! qu'il y vienne.

FABIO.

Point d'imprudence, laissez-vous conduire ; j'ignore de quelle ruse il va se servir ; mais pour peu que nous puissions le surprendre en flagrant délit....

BÉATRIX, *avec joie.*

Fort bien.

FABIO.

Cela veut dire nanti de l'effet.....

BÉATRIX.

Je vous entends à merveille.

FABIO.

Eh, mon dieu, je l'apperçois; je n'ai pas le tems de me retirer, cachez-moi derrière vous. (*Il s'accroupit à ses côtés; elle étend son tablier pour le mieux cacher.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PÉDRILLE.

BÉATRIX, *observant Pédrille.*

COMMENT! c'est là..... il m'a salué ce matin.

FABIO, *très-bas.*

Je le crois bien, il y a trois jours qu'il vous suit.

PÉDRILLE, *venant à elle.*

Ah! bonne dame, c'est bien vous. On vient de me dire que vous avez ramassé, dans la rue, une clef que j'ai perdue, et que vous l'aviez mise à votre clavier.

FABIO.

Niez.

BÉATRIX.

Monsieur, on vous a trompé, je ne ramasse jamais que ce qui m'appartient.

FABIO.

Fort bien.

PÉDRILLE.

Mais, mon dieu, comment se fait-il donc qu'on vous ait désignée d'une manière aussi particulière? Ah! de grace, donnez cette satisfaction à mon chagrin, laissez-moi examiner...

FABIO.

Détachez votre trousseau.

BÉATRIX, *détachant ses clefs, mais les tenant toujours.*

Monsieur, je veux bien vous permettre de vous convaincre par vos yeux.....

PEDRILLE, *mettant la main sur une clef.*

Eh! justement, voilà, je crois, la clef que je cherche.

BÉATRIX, *bas à Fabio.*

Il tire à lui.

FABIO.

Lâchez.

PÉDRILLE, *reculant.*

Parbleu, j'étais bien sûr de mon fait.

FABIO, *paraissant tout-à-coup.*

Et moi du mien; je t'arrête.

PÉDRILLE *lâche les clefs, et fuit en élevant les mains.*

O ciel! je n'ai point de clefs.....

FABIO, *les ramassant.*

Tu as beau les jeter, on te les a vues dans les mains.

BÉATRIX, *avec des cris de joie.*

Oui, flagrant délit; tout le monde l'a vu, et moi aussi.

FABIO.

Melchior, Raphaël, courez tous.

BÉATRIX.

Eh! mes clefs.

FABIO, *sortant.*

Dans l'instant, dans l'instant.

SCÈNE XV.

BÉATRIX, *seule.*

Hola! Pascal, ah! l'heureuse journée; voilà mon maître élivré d'un grand ennemi, et j'ai eu l'honneur d'y contri-

buer !.... Mais, mon dieu, mes clefs ne reviennent point. Et ce Pascal, qui ne répond pas. Pascal ? Pascal ?

PASCAL, *du dedans.*

Je ne peux pas y aller ; voila mademoiselle Jacinthe qui est près de se trouver mal.

BÉATRIX.

Eh ! butord, dis-lui qu'elle attende, et viens voir ce qu'il y a à faire.

SCÈNE XVI.

FABIO, BÉATRIX.

FABIO.

C'EST fait, bonne dame, le drôle est pris, et voilà vos clefs que vous représenterez à la justice lorsque vous en serez requise.

BÉATRIX, *transportée.*

Ah ! mon dieu, l'honnête chose que la justice. 3, 6, 12, 20 : c'est bien mon compte.

FABIO.

J'en étais sûr. Songez à présent....

(*Il met le doigt sur sa bouche.*)

BÉATRIX.

Oui, monsieur, je vais bien réjouir mon maître.

FABIO.

Paix, vous dis-je, la loi vous ordonne de vous taire jusqu'à ce qu'elle vous ait interrogée elle-même. Les Fernand sont puissans.

BÉATRIX.

Assurément, mais l'importance du service....

FABIO, *il la pousse par degrés vers sa porte.*

Motus.

BÉATRIX.

La reconnaissance....

FABIO.

Plus bas.

BÉATRIX.

Votre honneur....

FABIO.

Encore plus bas.

BEATRIX.

Mais, monsieur....

FABIO.

Rentrez en silence, et souvenez-vous bien que la loi veille sur vous. (*Béatrix sort.*)

SCÈNE XVII.

PEDRILLE, FABIO.

PÉDRILLE, *se retournant vers Fabio.*

HONNEUR à mon maître.

FABIO, *gravement.*

Voilà ta clef; avise-toi de douter à présent que quelque chose soit impossible au génie et à la bonne volonté.

SCÈNE XVIII.

LÉON, PÉDRILLE, FABIO.

LÉON, *accourant.*

Hé bien, Pédrille, notre projet?

PÉDRILLE, *imitant la gravité de Fabio.*

Voilà votre clef; avisez-vous de douter à présent que quelque chose soit impossible au génie et.... comment as-tu dit?

LÉON.

Quel est donc cet homme?

PÉDRILLE.

Ah! monsieur, un ami comme on n'en voit pas; c'est à son adresse que nous devons le succès de notre entreprise.

LÉON.

Ah! mes amis, vous m'avez servi bien à propos; mon rival est à Madrid. Don Tellès, qui le connaît, me l'a fait voir au moment où il sortait d'une maison; ainsi, tout me presse de hâter mon bonheur.

FABIO.

Si les petits talens que j'ai reçus de la nature....

LÉON.

J'en accepte l'offre de grand cœur; en attendant, voici un gage de ma reconnaissance: partagez cela entre vous. (*Il lui jète une bourse.*)

FABIO, *saisissant la bourse en l'air.*

Bien des graces.

PÉDRILLE.

Est-elle dodue?

FABIO.

Assez. Mais nous ne partagerons pas. (*Il la met dans sa poche.*) Monsieur me paie pour la clef que je lui procure, et toi pour la leçon que je te donne.

LÉON.

Allons, Pédrille, suis moi; et vous, brave homme, comptez sur mon amitié.

FABIO.

Monsieur, croyez que de mon côté je n'oublierai rien... (*les voyant loin*) pour vous en faire repentir.

SCÈNE XIX.

FABIO, DON FERNAND.

D. FERNAND.

A qui ces complimens ?

FABIO, *très-vivement.*

Ah ! monsieur, les plus grandes nouvelles. On s'est vu, on s'est parlé, on s'attend ; la friponne de Jacinthe a arrangé un rendez-vous ; il ne manquait qu'une clef pour cela, on a eu recours à moi, je la leur ai donnée....

D. FERNAND.

Comment, traître ?

FABIO.

Hé oui, morbleu, je l'ai donnée ; mais j'ai gardé l'empreinte avec laquelle on me livre une clef pareille dans deux heures.

D. FERNAND.

Bravo. Jacinthe et Léon seront adroits s'ils parent le coup que cette clef va leur porter.

FABIO.

Que voulez-vous dire ?

D. FERNAND.

Tiens-toi prêt pour sept heures.

FABIO.

Hé, monsieur, c'est l'heure où Léon doit se rendre...

D. FERNAND.

Que m'importe ; je suis bien sûr qu'il ne se présentera pas au père ; et c'est dans l'esprit de ce père, qui heureusement ne connaît que mon nom, qu'il faut les perdre l'un et l'autre.... Viens, le projet est digne de ta gloire.

FABIO.

En ce cas, je l'adopte, et je me couronne de vos lauriers.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'attelier d'un peintre : il est de forme octogone ; porte dans le fond ; à droite, une croisée à balcon ; plus, en avant, une petite porte qui est censée ouvrir sur un escalier dérobé ; de l'autre côté, une porte de corridor, en face de la croisée ; plus, en avant, une porte de cabinet ; du même côté, un guéridon près d'un tableau qui est sur un chevalet ; un fauteuil à roulettes entre les deux portes ; un buffet sur lequel on voit une palette de peintre, des pinceaux, des tableaux, un grand porte-feuille, un tabouret ; à droite, un autre chevalet, des piques, des cuirasses, deux fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACINTHE, *seule, près de la croisée ; elle a une guitare à la main.*

Il est sept heures, et je n'entends rien. Si mademoiselle se doutait pourtant de ce que j'ai fait..... Bon ! est-ce que l'amour n'excuse pas tout ? Répétons ma vieille chanson.

Et tôt, tôt, tôt, beau troubadour,
Ne vois-tu pas baisser le jour.
Voyez, amis, à faire attendre,
Quel danger court tardif amant.
L'occasion est rose tendre
Qu'il faut cueillir juste au moment.
Las, qu'ai-je dit ? les fleurs écloses
Bien moins du tems craignent le cours :
Il donne tout un jour aux roses,
Il fit l'instant pour les amours.
Et tôt, etc.

Mais je ne vois rien.

Claire attendait un jour Dernance ;
Linval survient et veut jaser ;
Non, non, Linval, pourtant je pense
Qu'en attendant on peut causer.
Tout en causant, deux fleurs écloses
Frappent Linval ; adieu discours :
La causeuse en fut pour ses roses,
Et le tardif pour ses amours.
Et tôt, tôt, tôt, etc.

SCÈNE II.

JACINTHE, ÉLISE.

ÉLISE, *tenant une lettre.*

Voilà un quart d'heure que je t'appelle.

JACINTHE.

Ah ! pardon, je chantais.

ÉLISE, *tristement.*

Tu es bien heureuse.

JACINTHE, *ayant toujours la guitare à la main.*

Hé, mon dieu, vos yeux sont pleins de larmes, qu'est-il donc arrivé ?

ÉLISE, *lui donnant la lettre.*

Tiens, vois si j'ai tort de pleurer. C'est la lettre de ma tante.

JACINTHE, *elle lit.*

De votre tante ? « Tiens-toi sur tes gardes, ma chère amie. » Ce jeune Léon dont tu te crois aimée, n'est qu'un fourbe » qui conspire ta ruine, comme il a déjà consommé celle de » plusieurs familles respectables. Une jeune personne qu'il » vient d'épouser et d'abandonner à Salamanque, lui fait une » loi rigoureuse de ce mystère dont il paraît enveloppé. Vois, » mon enfant dans quel abîme tu étais près de te plonger. Ce

» Pédrille qui le sert et qu'on prendrait pour un sot, est noté » chez tous les Corrégidors, comme le scélérat le plus profond » et le plus instruit de toutes les Espagnes ; c'est lui qui a » fait, en vers latins, l'épithalame du mariage de son maître ». Ah ! mon dieu !

ELISE.

Qui l'eût dit, Jacinthe ?

JACINTHE, *fortement.*

Mademoiselle, c'est une calomnie.

ELISE.

Crois-tu ma tante capable . . . .

JACINTHE.

Non sans doute, mais je vous jure que Pédrille est un sot, croyez-en mon expérience.

ELISE.

Hé ! que m'importe Pédrille ? C'est ce coupable Léon. . . .

JACINTHE.

Vierge sainte ! à qui se fier désormais ?

ELISE.

Un air si noble, et un cœur si corrompu !

JACINTHE.

Un air si gauche, et des vers latins ! ah ! mademoiselle, vous ne me le pardonnerez jamais.

ELISE.

Quoi donc ?

JACINTHE.

Assurez-moi que vous ne m'en voudrez pas.

ELISE.

De quoi ?

JACINTHE.

Hélas! qui ne s'y serait pas fié?

ELISE.

Mais parle donc, car tu me fais trembler.

JACINTHE.

Tantôt, dans un moment de gaîté, d'abandon, il m'est échappé, je crois, de leur confier que Béatrix avait la clef d'une certaine porte, là sous ce balcon....

ELISE.

O ciel!

JACINTHE.

J'ignore s'ils seront parvenus à se la procurer; je sais seulement que j'ai feint de m'évanouir pour occuper Pascal, et l'empêcher de leur nuire.

ELISE.

Imprudente! mais enfin qu'oseraient-ils faire de cette clef?

JACINTHE.

Ce qu'ils en feraient? hé! mademoiselle, hardis et entreprenans comme on les annonce, croyez-vous qu'ils aient manqué d'observer que nous venons ici le soir en l'absence de votre père, pour prendre innocemment le frais, et jouer de cet instrument.

ELISE.

Hé! bien?

JACINTHE.

Eh bien! s'ils ont eu l'adresse d'enlever cette clef, des effrontés comme eux monteront avec précaution le petit escalier; ils attendront derrière la porte un fron fron de guitare (*elle le fait*); alors cette porte s'ouvrira sans bruit (*la porte s'ouvre*); ils passeront un peu la tête pour voir si nous sommes bien seules (*Pedrille et Léon paraissent*); ils se glisseront doucement auprès de nous; et au moment où nous nous y attendrons le moins, ils seront à nos pieds. (*ils y sont*).

SCÈNE III.

PÉDRILLE, JACINTHE, ELISE, LÉON.

JACINTHE et ELISE.

CIEL!

LÉON.

Divine Elise, pardonnez ma témérité, les aveux charmans que mon bonheur m'a fait entendre....

ELISE, *l'interrompant.*

Il suffit, monsieur, ne redoublez pas ma honte, sortez; allez retrouver, à Salamanque, l'épouse infortunée que vous y avez délaissée.

JACINTHE, *à Pédrille.*

Va, scélérat, va faire ailleurs tes vers latins.

PÉDRILLE.

Plait-il?

LÉON.

Mon épouse à Salamanque?

ELISE.

Oui, malheureux, et ne vous donnez pas la peine de chercher de vains détours : lisez.

PÉDRILLE, *se levant.*

Qu'est-ce que tu me chantes donc avec tes vers latins?

LÉON, *après avoir lu.*

Dieu! quel esprit infernal a pu inventer cette noirceur? apprenez qui je suis, Elise .... et jugez....

MORILLOS, *en dehors.*

Jacinthe?

JACINTHE.

Juste ciel! la voix de votre père; vient-il par la grande porte, ou par la petite?

MORILLOS, *appelant de nouveau.*

Jacinthe ?

JACINTHE.

On y va ; ma chère maîtresse, qu'allons-nous faire ?

ELISE, *dans le plus grand trouble.*

Hélas ! que sais-je ?

JACINTHE, *à Pédrille.*

Est-il bien vrai que tu ne sois qu'une bête ?

PÉDRILLE.

Oui, le diable m'emporte.

JACINTHE.

Il faut les cacher.

PÉDRILLE.

Où est l'office ?

JACINTHE, *poussant Pédrille à la seconde porte de gauche.*

Au fond de ce corridor, descends toutes les marches que tu trouveras ; vous, monsieur, dans ce cabinet rempli de vieux tableaux. (*Elle le fait entrer par la première porte de gauche, et prend la clef.*)

ELISE.

Et si mon père y regarde ?

JACINTHE, *prenant la clef.*

Je m'empare de la clef.

SCÈNE IV.

JACINTHE, MORILLOS, ELISE.

MORILLOS, *entrant par la porte du fond.*

Où donc es-tu ? ah ! vous voilà ensemble ; Pascal me parle d'un évanouissement ?

JACINTHE.

C'est vrai, monsieur, j'en suis encore tout troublée.

MORILLOS.

Sotte complaisance de ma part; le grand air l'aura saisie, et voilà peut-être une maladie pour trois mois.

JACINTHE.

Soyez tranquille, monsieur, celle-là ne vous coûtera pas un sou.

MORILLOS.

A la bonne heure; tenez vous prêtes en ce cas, à partir demain à la pointe du jour, pour Saint-Ildephonse.

ELISE.

Moi, mon père?

MORILLOS.

Oui, ma fille, ce téméraire Don Fernand est de retour à Madrid. Le duc de Lerme vient lui-même de me l'assurer, et madame la duchesse veut bien me faire la grace de t'amener passer trois mois avec elle dans sa terre.

JACINTHE.

Ah! mon dieu, monsieur, je crois que je vais encore m'évanouir.

MORILLOS.

Tant pis pour toi.

ELISE.

Mais, mon père, ne suis-je pas plus en sûreté sous vos yeux que chez des étrangers?

MORILLOS.

Non, mademoiselle, non; les pères ne voient jamais la moitié de ce qu'ils devraient voir; d'ailleurs, tant de soin me fatigue et nuit à mon travail. Je suis rentré exprès pour vous en prévenir. Vous m'avez entendu : laissez-moi.

JACINTHE.

Comment, monsieur, est-ce que vous ne retournez pas à votre promenade ?

MORILLOS.

Non, je veux travailler.

JACINTHE, *à part.*

Dieux !

MORILLOS.

Il m'est venu une idée pour mon martyre de Saint-Pierre. Je crois qu'il est dans ce cabinet.

JACINTHE.

Ciel ! (*Elle l'arrête.*) Y songez-vous, monsieur ? travailler après votre dîner ! tandis que le docteur Immolanti, votre médecin.....

MORILLOS.

Veux-tu bien me laisser tranquille ?

JACINTHE.

Non, monsieur ; encore une fois, vous détruisez votre santé et votre gloire.

MORILLOS.

Comment, ma gloire ?

JACINTHE.

Oui, monsieur, votre gloire. Ce genre sombre auquel vous vous êtes adonné, rétrécit votre génie, et borne votre réputation. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que toutes ces conceptions déchirantes supposent en vous un cœur méchant ? Eh ! monsieur, laissez en paix les martyrs qui sont là-dedans, et prouvez à vos rivaux que vous savez être aussi un bonhomme.

ELISE, *montrant le chevalet à gauche.*

Par exemple, mon père, cet Adonis mourant....

MORILLOS.

Eah ! c'est trop gracieux.

JACINTHE.

Ma foi, vous pourriez bien avoir raison : la douleur de Vénus n'est peut-être pas assez sentie.

MORILLOS.

Ouais ! je crois que tu as raison toi-même. Il faut que j'y retouche. Mais, pour dieu, laissez-moi en repos.

ELISE, *rentrant par la grande porte du côté gauche.*

Oui, mon père.

JACINTHE, *à Morillos qui se place près de l'Adonis.*

Monsieur n'a pas oublié qu'il soupe ce soir chez Don Gaspard ?

MORILLOS.

Oh ! de par tous les diables tu me laisseras, ou tu diras pourquoi. (*Il la saisit par le bras.*)

JACINTHE.

Cela ne serait pas difficile.

(*Il la met à la porte par le fond.*)

SCÈNE V.

MORILLOS, *seul ; il va prendre sa palette.*

PESTE soit des suivantes et de leur babil ! Cette Jacinthe n'est pourtant pas sotte ; elle a remarqué tout de suite le défaut de ma Vénus : douleur pas assez sentie. Affligeons Vénus.

SCÈNE VI.

JACINTHE, MORILLOS.

JACINTHE.

MONSIEUR ?

MORILLOS.

Encore toi ?

JACINTHE.

Oui, monsieur; on vous demande.

MORILLOS.

Eh bien! fais entrer.

JACINTHE.

Mais, monsieur, c'est une personne qui a l'air respectable : si vous passiez dans votre salle ?

MORILLOS.

Pourquoi dans ma salle ? La plus belle pièce de l'appartement d'un peintre, c'est son attelier. Fais entrer.

JACINTHE.

(*A part.*) Pauvre jeune homme ! — Allons, monsieur, entrez.

SCÈNE VII.

JACINTHE, ANSELME, MORILLOS.

MORILLOS, *en voyant Anselme, il va poser sa palette sur le buffet.*

Eh ! c'est vous, mon cher Anselme ?

ANSELME, *regardant Jacinthe avec méfiance.*

Moi-même. Comme j'ai souvent observé que les suivantes ont une tendance particulière.....

MORILLOS.

J'entends, vous desirez que nous causions seuls. (*A Jacinthe.*) Qu'on nous laisse.

ANSELME.

Mon ami, je viens vous faire une proposition des plus importantes.

MORILLOS, *appercevant Jacinthe qui va vers le cabinet.*

Mais mon dieu, mademoiselle, il n'y a rien pour vous là-dedans.

JACINTHE.

Mais mon dieu, monsieur, je le sais bien. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

MORILLOS, ANSELME.

MORILLOS.

Oh ! je me déferai certainement de cet espiègle. Mon ami, de quoi s'agit-il ?

ANSELME, *mystérieusement.*

Il s'agit, mon ami, de gagner beaucoup d'argent à très-peu de frais.

MORILLOS.

Beaucoup d'argent ? cela me convient.

ANSELME.

L'occasion est aussi sûre qu'honorable.

MORILLOS.

C'est heureux, car c'est rare.

ANSELME.

D'autant plus rare que les anciens comparés aux modernes...

MORILLOS.

Mon ami, s'il vous était égal d'aller droit au fait avec moi, vous placeriez vos préambules dans une autre occasion.

ANSELME.

Oh ! je n'y tiens pas ; voici le fait.

MORILLOS.

J'écoute.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DON FERNAND, FABIO : *ils entrent par la 1re. porte de droite, et se cachent dans le balcon.*

D. FERNAND, *à Fabio.*

SUIS-MOI.

ANSELME.

Connaissez-vous Michel de Cervantes Sâavédra ?

MORLLOS.

Pas du tout.

ANSELME.

L'auteur du fameux roman de Don Quichotte, de Galatée, de Sigismonde, des Six Nouvelles?

MORILLOS.

Prenez garde, mon ami, vous me parlez-là d'un poète, vous vous éloignez de l'argent.

ANSELME.

Au contraire, apprenez que cet homme célèbre est mort cette nuit.

MORILLOS.

Hé bien, que m'importe ?

ANSELME.

Beaucoup.

MORILLOS.

Est-ce qu'il m'a fait son héritier ?

ANSELME.

Mon dieu non ; mais vous savez que l'envie qui déchire le grand homme pendant sa vie, s'appaise enfin sur son tombeau.

MORILLOS.

Pas toujours.

ANSELME.

C'est ce qui arrive à Cervantes : vous n'avez pas d'idée de tout le bien qu'on dit de lui depuis qu'il est mort.

MORILLOS.

C'est consolant.

ANSELME, *avec enthousiasme.*

Vous verrez, mon ami, vous verrez arriver l'instant glorieux.....

MORILLOS.

Je voudrais bien voir arriver notre argent.

ANSELME.

Le voici : apprenez que ce pauvre diable n'a jamais été ni assez encouragé, ni assez médiocre pour songer à se faire peindre.

MORILLOS.

Ah ! ah !

ANSELME.

Vous jugez pourtant combien son image va devenir précieuse.

MORILLOS.

Je commence à vous comprendre.

ANSELME.

Je puis vous introduire secrètement dans le lieu où il est encore exposé.

MORILLOS.

J'entends.

ANSELME.

Ce lieu est désert à cette heure-ci.

MORILLOS.

Fort bien.

ANSELME.

Familier comme vous l'êtes avec ce genre de travail, j'ai pensé qu'il ne vous fallait guère qu'un quart d'heure.

MORILLOS.

Pas davantage ; mais le saint office.

ANSELME.

Que pouvons-nous craindre en prenant bien nos précautions?

MORILLOS.

Je suis à vous : pour quelle heure?

ANSELME.

Mais le plutôt ne serait que le mieux.

MORILLOS.

En ce cas, laissez-moi aller dire là-dedans que je ne souperai pas chez D. Gaspard. Hé, parbleu ! il me vient une autre idée ; comme ma fille doit joindre à la pointe du jour la duchesse de Lerme, qui l'amène dans ses terres.....

D. FERNAND, *à part.*

Ah ! ah !

MORILLOS.

J'ai envie que nous la conduisions tout de suite chez la duchesse, après quoi je sortirai plus tranquille de ma maison pour vaquer à notre affaire.

D. FERNAND.

Mais cela ne fait pas la mienne.

ANSELME.

Comme il vous plaira.

MORILLOS.

Attendez-moi trois minutes, je vais donner l'ordre à mes gens de se préparer. (*Il sort par la porte de côté.*)

SCÈNE X.

DON FERNAND, ANSELME, FABIO.

ANSELME.

J'ÉTAIS bien sûr que Morillos ne laisserait pas échapper cette petite spéculation.

D. FERNAND, *à part.*

Ah ! parbleu, je ne la laisserai pas échapper non plus. (*Il lui frappe sur l'épaule.*) Salut à D. Anselme.

ANSELME, *rendant leur révérence à D. Fernand et à Fabio.*

Messieurs ; mais, mon dieu, par où êtes-vous donc entrés ?

D. FERNAND.

C'est ce qu'il vous importe peu de savoir ; l'essentiel pour vous est de ne pas ignorer que je viens d'entendre, d'un bout à l'autre, votre conversation avec Morillos.

ANSELME, *troublé.*

O ciel !

D. FERNAND.

Rassurez-vous, nous ne sommes pas gens à aller informer le saint office de la petite profanation que vous vous proposez de faire.

FABIO.

Autrement dit, nous sommes des gens honnêtes, qui n'écoutons que pour notre compte.

D. FERNAND.

Répondez-moi avec confiance : combien espérez-vous gagner avec votre spéculation ?

ANSELME.

Mais, messieurs.....

FABIO.

Allons, ne craignez rien, il n'y a aucun danger en tout ceci.

ANSELME, *hésitant.*

Puisqu'il faut vous le dire : j'avais considéré qu'une centaine de ducats.....

D. FERNAND, *lui mettant une bourse dans la main.*

En voilà deux cents.

FABIO.

Vous voyez bien que nous ne sommes pas des voleurs.

ANSELME.

Ma foi, messieurs, si vous l'êtes, j'avoue que votre genre est si neuf.....

D. FERNAND.

Ce n'est pas tout : je possède un portrait de Cervantes, qui avait été fait pour l'archevêque de Tolède, et qui vous sera livré dans un quart d'heure, pour prix du service que vous allez me rendre.

ANSELME.

Moi ?

D. FERNAND.

Vous-même; je sais que vous vous intéressez au bonheur de cette maison; j'aime et je n'ai que des vues honnêtes; vous allez persuader à Morillos qu'après avoir mieux réfléchi, vous trouvez plus convenable, moins périlleux, de le mettre à même de peindre Cervantes dans son attelier.

ANSELME.

Mais, seigneur.....

D. FERNAND.

Soyez tranquille. Le portrait que je vous donne, vous annonce combien je suis éloigné de toute idée d'irrévérence. (*Montrant Fabio.*) Voilà un Cervantes tout prêt; vous en saurez davantage dans un autre moment : en attendant, servez un amour respectable, et songez sur-tout qu'en vous livrant mon secret, vos refus pourraient m'exposer à abuser du vôtre.

ANSELME, *à part.*

Tout ceci me paraît bien suspect; n'importe, ayons l'air de les servir jusqu'à ce que je tienne le portrait.....

FABIO, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien ! frère.

ANSELME.

Eh bien ! s'il est vrai que mon honneur....

FABIO.

J'en réponds ; il n'y a pas un seul ducat là-dedans qui ne soit de poids.

SCÈNE XI.

D. GASPARD, FABIO, MORILLOS, ANSELME.

MORILLOS.

ALLONS, mon ami, je..... ouais ! à qui en veulent ce messieurs ?

D. FERNAND.

Seigneur Morillos, daignez terminer vos affaires avec monsieur ; j'aurai l'honneur de m'expliquer quand vous serez libre.

(*Il fait signe à Fabio de surveiller Anselme.*)

MORILLOS, *à Anselme*

Qu'est-ce donc que cet homme ?

ANSELME.

Je ne le connais pas.

MORILLOS.

Mais quand est-il entré ?

ANSELME.

Tout-à-l'heure. Il a un air distingué, qui.....

MORILLOS, *bas.*

Mon ami, je viens vous dire que tout est prêt.

ANSELME, *de même.*

Et moi, mon ami, j'ai à vous dire que je viens de réfléchir.

MORILLOS.

Sur quoi ?

ANSELME.

Sur notre affaire. J'ai beaucoup d'ennemis au couvent ; vous y introduire est peut-être plus dangereux que je ne l'avais cru.

MORILLOS, *s'appercevant que Fabio s'approche.*

Parlez donc plus bas.

ANSELME.

J'ai donc pensé qu'il me serait peut-être plus facile de gagner un camarade, à l'aide duquel nous pourrions introduire Cervantes chez vous.

MORILLOS.

Ma foi, pour ma part, je l'aimerais mieux ; je serais chez moi, et puis ma fille ne se déterminait à m'obéir qu'avec un chagrin que je ne conçois pas... Mais, mon dieu, cet homme a l'air de nous écouter.

ANSELME, *à part.*

Je le vois bien, mais patience. (*Haut*) Allons, mon ami, voilà qui est dit, nous ferons en sorte que ce soit pour onze heures.

MORILLOS, *en accompagnant Anselme, qui sort.*

Pour onze heures soit ; de cette manière je ne manquerai pas mon souper chez D. Gaspard ; il a des vins excellens, et vous jugez qu'un peu de bon vin n'est pas inutile en pareille occasion.

ANSELME, *avec intention.*

C'est vrai ; mais prenez garde à vous... (*Fabio s'approche*) les vins sont très-dangereux cette année.

D. FERNAND, *bas à Fabio.*

Ne quitte plus cet homme, et attends-moi chez lui.

FABIO, *saluant Morillos, en s'en allant.*

Seigneur !...

SCÈNE XII.

MORILLOS, DON FERNAND.

MORILLOS, *à Fabio, qui s'en va.*

Hé bien, quoi ?

D. FERNAND.

C'est mon valet, à qui je donne une commission que j'avais oubliée. Seigneur Morillos, ma visite est faite pour vous étonner.

MORILLOS.

Pourquoi cela ?

D. FERNAND.

C'est qu'il est rare que dans l'âge des passions, on se détermine par les scrupules d'honneur et de délicatesse qui m'amènent chez vous.

MORILLOS, *à part.*

Voici quelqu'un qui veut se faire peindre pour rien.

D. FERNAND.

Puis-je espérer que vous voudrez bien m'entendre sans impatience, sans éclat, avec tout le sang-froid qui convient à un homme de votre caractère.

MORILLOS, *à part.*

C'est quelque espion.

D. FERNAND.

Me le promettez-vous ?

MORILLOS.

Volontiers ; de quoi s'agit-il ?

D. FERNAND.

Je présume que vous avez entendu parler d'un certain Léon de Rosellos.

MORILLOS, *vivement.*

Comment ! le fils de D. Gaspard ?

D. FERNAND.

Oui, seigneur.

MORILLOS.

Qui a quitté Salamanque, et que son père fait chercher partout pour le faire enfermer ?

D. FERNAND,

Oui, seigneur ; mais il ne faut pas le chercher bien loin... il est ici.

MORILLOS.

Où donc ?

D. GASPARD.

Il est.... devant vos yeux.

MORILLOS.

Vous ?

D. FERNAND, *d'un ton léger.*

Moi-même. Vous voyez cet étourdi que l'amour a surpris je ne sais trop comment ; car enfin, poursuivi par toutes les beautés de Salamanque, et depuis long-tems fatigué d'aimer, il semble que j'aurais dû être plus en garde contre une première impression.

MORILLOS, *à part.*

C'est un fat.

D. FERNAND.

Mais il était dans mes destinées d'adorer la charmante Elise.

MORILLOS.

Comment ! Elise ? ma fille ?

D. FERNAND.

Du sang-froid, seigneur, vous me l'avez promis.

MORILLOS, *très-vivement.*

J'en ai ; mais parlez donc.

D. FERNAND.

Oui, seigneur, cet objet inconnu, que l'on a osé soupçonner indigne de mes hommages, c'est votre fille.

MORILLOS.

Téméraire.

D. FERNAND.

Contraignez-vous. Ses rigueurs et son extrême sagesse auraient dû rappeller ma raison; mais, par malheur pour moi, le sort avait placé auprès d'elle une suivante dont le caractère folâtre....

MORILLOS.

Qui, Jacinthe?

D. FERNAND.

Oui, seigneur; c'est Jacinthe qui a daigné encourager mon amour naissant; c'est elle....

MORILLOS, *trépignant.*

Oh! l'indigne.

D. FERNAND.

Mais, seigneur....

MORILLOS.

C'est sans éclat.

D. FERNAND.

Je dois même vous avouer que mon entrée secrète dans cet attelier, n'est qu'un nouvel effet de ses bontés.

MORILLOS.

Comment?

D. FERNAND.

Graces au ciel, mon honneur s'est réveillé à tems. J'ai rougi de chercher, par des faveurs mercenaires, ce qu'il n'est beau de devoir qu'à son propre mérite, et je viens remettre en vos mains cette clef, que l'imprudence m'a confiée.

MORILLOS.

La clef de ma petite porte? Jacinthe?

D. FERNAND.

Hé ! monsieur, que faites-vous ?

MORILLOS.

Comment, ce que je fais ? une effrontée qui a l'audace d'introduire un amant chez moi !

D. FERNAND.

Mais, vous m'avez promis....

MORILLOS.

Vous voyez bien que je me contrains. Jacinthe ?

D. FERNAND.

Songez donc que je ne suis pas venu pour être compromis avec cette fille ; ne vous suffit-il pas de la renvoyer tout doucement....

MORILLOS.

Non morbleu, je veux la confondre et l'étrangler. Jacinthe, Jacinthe ?

D. FERNAND, *à part.*

Allons, de l'audace.

MORILLOS, *criant plus fort.*

Jacinthe ?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, JACINTHE, *accourant, tout effrayée.*

JACINTHE.

Eh ! mon dieu, me voilà, que se passe-t-il donc ?

MORILLOS.

Viens ça, misérable, et meurs de confusion.

JACINTHE.

Moi, et pourquoi?

MORILLOS.

Comment, scélérate, tu n'es pas effrayée à la vue de cet homme?

JACINTHE, *l'examinant avec défiance.*

Mais, non .... monsieur n'a pas l'air plus effrayant qu'un autre.

MORILLOS, *avec fureur.*

Infâme! penses-tu que je plaisante?

D. FERNAND, *le retenant.*

Monsieur?

JACINTHE.

Mais à qui diable en avez-vous?

MORILLOS.

A qui j'en ai, traîtresse, n'as-tu pas Léon devant les yeux?

JACINTHE, *effrayée.*

Léon?

MORILLOS.

Ah! tu le reconnais?

JACINTHE.

Monsieur est Léon?

MORILLOS.

Oui, perfide, qui vient de m'apprendre ta belle conduite, et qui rougissant de tes vils secours, vient de me rendre cette clef que tu as eu l'audace de lui donner.

JACINTHE.

Moi?

D. FERNAND.

Oui, mon enfant, j'ai tout avoué.

JACINTHE, *stupéfaite.*

Permettez. Souffrez, de grace, que je recueille mes idées. Je suis novice en intrigue, et certainement il y en a une ici plus qu'infernale.

MORILLOS, *toujours furieux.*

Qu'est-ce à dire ?

JACINTHE.

Oui, monsieur, vous êtes un père irrité, c'est clair ; moi, je suis une soubrette accusée ; quant à monsieur .... oh ! si le diable voulait m'apprendre son secret.

MORILLOS.

Monsieur est Léon.

JACINTHE, *avec force.*

Monsieur est un imposteur.

D. FERNAND.

Qu'osez-vous dire ?

JACINTHE.

Je dis la vérité, vous n'êtes pas Léon.

D. FERNAND.

Hé ! quoi, je ne suis pas l'amant d'Elise ; et toi, Jacinthe, n'aimes-tu pas Pédrille, mon valet ; n'as-tu pas provoqué ce matin, de la bouche de ta maîtresse, les aveux charmans qui ont assuré ma félicité ; ne nous as-tu pas confié ensuite que la vieille Béatrix portait cette clef à son trousseau, et ne nous as-tu pas inspiré de cette manière détournée, le projet de la surprendre, et de nous rendre ici ?

JACINTHE, *couvrant ses yeux de ses mains.*

Ah ! mon dieu !

MORILLOS.

Te voilà confondue.

D. FERNAND.

Allons, Jacinthe, je te répète que tout est avoué ; monsieur est indulgent .....

MORILLOS.

Qu'appellez-vous indulgent ? je la chasse à l'instant même.

JACINTHE.

Hé! bien, puisque vous me poussez à bout; puisque tout est connu; puisque satan en personne semble acharné à me faire paraître coupable, je veux avoir le plaisir de vous confondre à mon tour. Oui, ma maîtresse aime Léon, parce que Léon est digne d'être aimé; son esprit, ses mœurs, ses sentimens, sa naissance, quand il voudra la faire connaître, tout le rend digne du cœur qu'il a conquis : mais ce Léon qu'Elise aime en secret, n'est pas le lâche qui aurait la bassesse de venir s'en vanter à son père; mais vous n'en êtes pas moins un imposteur; et pour ne vous rien laisser à répliquer, pâlissez devant ma preuve. (*Elle court au cabinet dont elle ouvre la porte.*) Léon, montrez-vous.

SCÈNE XIV.

D. FERNAND, MORILLOS, LÉON, JACINTHE.

D. FERNAND, *à part.*

Que vois-je?

MORILLOS.

Ah! ah!

LÉON, *à part, examinant D. Fernand.*

C'est bien lui.

JACINTHE, *avec force.*

Voilà un audacieux qui vient, sous votre nom, trahir à-la-fois tout ce que l'amour et l'honneur ont de plus sacré. Parlez, monsieur, parlez, et qu'il soit confondu.

LÉON, *froidement.*

Que veux-tu que je dise? monsieur n'assure-t-il pas qu'il se nomme Léon?

MORILLOS.

Sans doute.

LÉON.

Je n'ai rien à répondre, il dit la vérité.

JACINTHE, *plus étonnée que jamais.*

Comment ?

D. FERNAND, *à part.*

Quelle est donc son idée ?

LÉON, *à Jacinthe.*

Pourquoi cette surprise, voilà bien véritablement Léon de Rosellos, l'amant d'Elise, trop payé sans doute, par le bonheur de lui plaire de tous les sacrifices qu'il lui a faits.

JACINTHE.

Comment, vous aussi, vous vous tournez contre moi ?

LÉON.

Pour tous les biens du monde, je ne saurais trahir la vérité.

JACINTHE, *ne se possédant pas.*

O ! ma tête ! ma tête !

MORILLOS.

Hé bien ! indigne, te voilà convaincue; (*à Léon.*) mais, monsieur, il ne suffit pas de reconnaître Léon, j'ai le droit peut-être de savoir aussi qui vous êtes.

LÉON.

Je ne cherche pas à le cacher, ce jour doit être marqué chez vous par les grands actes de repentir qu'il aura produits; et si vous l'exigez.....

MORILLOS.

Comment, si je l'exige ?

LÉON.

Hé bien, monsieur, moi..... je suis D. Fernand.

MORILLOS, *étourdi.*

Don Fernand?

D. FERNAND, *à part.*

Je ne m'attendais pas à celui-là.

LÉON, *du ton du repentir.*

Oui, monsieur, je suis ce D. Fernand qui, follement épris d'une beauté qui me dédaigne, osai former, il y a six mois, le dessein de vous la ravir. C'est moi qui, préférant aux nobles avantages de la fortune et d'un grand nom, les misérables ressources de l'esprit d'intrigue qui me tourmente, ne rougis point d'employer toutes sortes de moyens pour tâcher de nuire à mes rivaux; c'est moi enfin qui, bien loin d'avoir abandonné le projet d'outrager la beauté, ne suis revenu à Madrid que pour suivre ce plan coupable, et qui ai médité pour cela une foule de nouveaux pièges, dont ma conscience me presse de vous faire part.

D. FERNAND, *bas à Morillos.*

Hé quoi! monsieur, vous écoutez patiemment un homme aussi coupable.

MORILLOS.

Non, corbleu; D. Fernand, après l'offense que j'ai reçue de vous, tous ces discours sont inutiles, sortez, et ne m'exposez pas.....

LÉON.

Mais, monsieur.....

MORILLOS.

Sortez, vous dis-je.

D. FERNAND, *fièrement.*

Et permettez que je l'accompagne.

LÉON, *de même.*

De tout mon cœur.

MORILLOS, *arrêtant D. Fernand.*

Non pas, s'il vous plaît, non pas; je vous retiens, vous, et vous ne sortirez d'ici, que lorsque je vous aurai remis dans les bras de votre père.

LÉON, *avec ironie.*

Bien, monsieur, cela vaut encore mieux; consolez un vieillard respectable.....

D. FERNAND, *à part.*

Ciel! et D. Anselme qui m'attend.

LÉON.

Tâchez, sur-tout, que la petite retraite qu'il se propose de faire subir à son fils, ne soit pas trop rigoureuse.

MORILLOS.

Je sais ce que j'ai à faire.

LÉON.

Pour combien je voudrais être témoin de la scène touchante....

UN DOMESTIQUE.

Le seigneur D. Gaspard.

LÉON, *se réfugiant à la gauche de Jacinthe.*

Mon père! je suis perdu.

JACINTHE, *éclairée par ce mot.*

Ah!.....

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS; DON GASPARD, *qui se trouve entre don Fernand et Morillos.*

MORILLOS, *allant prendre D. Gaspard et le menant devant D. Fernand.*

VENEZ, mon ami, venez, et réjouissez-vous.

JACINTHE, *à Léon.*

Sauvez-vous tout contre l'escalier; une porte entr'ouverte, attendez-moi là.

(*Léon se sauve.*)

MORILLOS.

Votre fils est retrouvé : que j'aie le plaisir de vous remettre dans ses bras.

D. GASPARD, *devant D. Fernand.*

Que me dites-vous donc ? ce n'est pas là mon fils.

MORILLOS, *stupéfait.*

Comment ?

D. GASPARD.

Mais, non; et je croirais plutôt que l'autre jeune homme....

MORILLOS.

Voyons cela ? (*Ils vont du côté de Jacinthe.*) Où donc est-il ?

D. FERNAND.

Courons chez le frère Anselme. (*Il se sauve.*)

JACINTHE, *d'un air naïf.*

Qui ?

MORILLOS.

Hé parbleu ! le jeune homme qui était-là.

JACINTHE, *à Morillos.*

Ne lui avez-vous pas ordonné de sortir, il vous a obéi.

MORILLOS, *revenant du côté de D. Fernand.*

En ce cas, monsieur, vous nous direz.....

JACINTHE, *à part.*

Gare l'explication ! (*Elle se sauve.*)

MORILLOS.

Comment ? il a disparu aussi. (*Il revient vers Jacinthe.*) Parbleu, coquine.....

D. GASPARD, *à part.*

Oh ! il m'a semblé..... (*Il sort aussi.*)

MORILLOS.

Où donc est-elle ? et que signifient toutes ces éclipses ? (*Il revient vers D. Gaspard.*) Mon ami, hé quoi ! lui aussi ; mais, mon dieu, tout le monde est-il devenu fou chez moi, ou bien le diable s'est-il emparé de ma maison ? (*Il sort en courant et en appellant :*) D. Gaspard ? Léon ? Jacinthe ? D. Fernand ?

Fin du second Acte.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration. Il fait nuit pendant l'entr'acte; on lève la rampe quand Jacinthe entre.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACINTHE, LÉON. (*En entrant, Jacinthe pose un flambeau sur le buffet, et l'autre sur le guéridon.*)

JACINTHE, *deux lumières à la main, et riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah! de grace, monsieur, laissez-moi rire encore de cette folle aventure.

LÉON.

Peux-tu nommer ainsi un tour diabolique, qui a pensé me perdre pour jamais?

JACINTHE.

Bon!

LÉON.

Mais enfin, comment cette scène a-t-elle fini?

JACINTHE.

Ma foi, comme toutes les scènes difficiles : je me suis sauvée.

LÉON.

Mais tu n'as pu reculer que d'une minute l'explication.

JACINTHE.

Eh! n'est-ce rien qu'une minute, sur-tout pour l'esprit d'une femme? Rassurée par le départ de Don Fernand, j'ai bravement attendu mes deux vieillards au bas de l'escalier, et là, plus effrontée, dieu me le pardonne, que votre rival lui-même, je leur ai soutenu que vous étiez l'un et l'autre deux

espions du saint office, qui, informés de quelques-unes de leurs affaires, et pour mieux voiler votre mission, m'aviez forcé de jouer avec vous la scène que nous avons jouée. Or, comme le génie particulier de mon maître lui attire souvent de pareilles visites; comme il sait en outre qu'il n'est pas prudent de trop approfondir les moyens dont se servent ces messieurs; comme, enfin, le seigneur Morillos est en tout point un digne enfant des arts.....

LÉON.

Que veux-tu dire?

JACINTHE.

Oui, monsieur, les peintres ont cela de commun avec les poètes et les musiciens, qu'on les trompe plus facilement que tous les autres hommes. L'esprit de ces gens-là n'est jamais de ce bas monde; toujours occupés de plans et de conceptions chimériques, ils n'entendent rien aux affaires communes de la vie; et plus ils s'étudient à saisir la nature dans les choses de leur profession, plus ils la méconnaissent dans tout ce qui est étranger à leur art. Ma fable a coulé tout bénignement dans l'esprit de Morillos. L'entrée mystérieuse de Don Fernand, votre retraite dans le cabinet, la clef surprise à Béatrix, tout a passé sur le compte du saint office, qui une fois, dieu merci, s'est trouvé bon à quelque chose.

LÉON.

Dieu soit loué!

JACINTHE.

A présent, monsieur, ayez la bonté de vous retirer.

LÉON.

Comment, de me retirer?

JACINTHE.

Sans doute; monsieur et mademoiselle, qui sont allés souper chez votre père, ne doivent pas tarder de rentrer. Je ne veux plus être compromise.

LÉON.

Ma foi, veuilles ce que tu voudras: je reste.

JACINTHE.

Que voulez-vous dire ?

LÉON, *d'un ton résolu.*

Je dis que je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir désabusé ta maîtresse sur les calomnies atroces dont on m'a noirci.

JACINTHE.

Eh ! monsieur, il sera tems demain.

LÉON.

Ne partez-vous pas à la pointe du jour pour Saint-Ildephonse ?

JACINTHE.

Eh bien ! monsieur, je me charge de votre justification.

LÉON.

Non, ce n'est pas la même chose ; il faut que je voie Elise. D'ailleurs, n'ai-je pas entendu les propositions que Don Fernand a faites au frère Anselme ?

JACINTHE.

Qu'est-ce donc ?

LÉON.

Ne lui a-t-il pas donné deux cents ducats pour l'engager à introduire ici à onze heures un faux Cervantes, dont ton maître doit faire le portrait ?

JACINTHE.

Est-il possible ?

LÉON.

Et penses-tu qu'une telle idée de la part de Don Fernand et de son coquin de Fabio, ne couvre pas quelque nouvelle trame dont il m'importe de suivre le fil, et de garantir Elise ?

JACINTHE.

Comment, deux cents ducats à Don Anselme, l'ami intime de monsieur !

LÉON.

Voilà pourquoi on les lui a offerts.

JACINTHE.

Mais c'est un des honnêtes gens d'aujourd'hui les plus cités.

LÉON.

Voilà pourquoi il les a pris.

JACINTHE, *ayant l'air de rêver.*

Ah ! mon dieu. — Voilà donc aussi pourquoi mon maître m'a recommandé d'apporter de la lumière dans cet attelier. — Vivat, monsieur, nous les tenons !

LÉON.

Qui ?

JACINTHE, *vivement.*

Nous les tenons, vous dis-je. Vous voulez vous justifier, et moi je veux rendre à ces fourbes la riposte du coup hardi qu'ils ont osé me porter : c'est fait.

LÉON.

Comment ?

JACINTHE.

Emparons-nous de leur idée. Pédrille est ce qu'il nous faut pour représenter Cervantes.

LÉON.

Pédrille ? un imbécille ?

JACINTHE.

Eh ! monsieur, que d'imbécilles ont représenté des gens d'esprit encore vivans ! Vous serez l'homme qui l'aura accompagné : italien, allemand, n'importe, pourvu que votre voix soit déguisée. Tandis que Pédrille occupera mon maître, j'engagerai mademoiselle à vous écouter un moment à sa fenêtre.

LÉON.

Fort bien ; mais si les traîtres viennent de leur côté....

JACINTHE.

Impossible ; je me tiens à la porte, et au premier qui se présente, néant : mon maître ne veut plus peindre que des vivans.

LEON.

Bravo !

JACINTHE.

Attendez-moi deux minutes ; je cours chercher tout ce qui est nécessaire.

LEON, *la rappellant.*

Jacinthe ? Jacinthe ? garde-toi de confier à Pédrille tous les détails de notre projet : sa poltronerie trouverait mille obstacles...

JACINTHE.

Soyez tranquille.

SCÈNE II.

LÉON, *seul.*

OUI, cette ruse est excellente. Charmante Elise, s'il est vrai que vous m'aimiez, combien vous devez souffrir de me croire coupable ? Mais vous allez lire dans ce cœur dont l'amour respectueux, et si craintif jusqu'à ce jour, prouverait seul toute la pureté ; après quoi, oh ! oui, c'est décidé, je cours me jeter aux pieds de mon père, et dût-il me punir...

SCÈNE III.

LÉON, PÉDRILLE, JACINTHE.

JACINTHE. *Elle remet à Léon un grand manteau noir et un grand chapeau rabattu.*

ALLONS, monsieur, voilà votre ajustement. Toi, mets-toi là. (*Elle assied Pédrille dans le fauteuil qu'elle place tout près du guéridon.*)

PÉDRILLE.

Pourquoi faire ?

JACINTHE.

Que t'importe ? n'es-tu pas las de boire, et de dormir dans un office ?

PÉDRILLE.

Boire dans l'office d'un peintre ! Tenez, monsieur, regardez-moi, je suis blême d'inanition.

JACINTHE.

Tant mieux.

PÉDRILLE.

Comment, tant mieux ? je te croyais plus difficile.

LÉON.

Mon cher Pédrille, tu vas me rendre le plus signalé des services.

PÉDRILLE.

Monsieur, je suis tout prêt. Autant que mes forces.....

JACINTHE.

Il n'en faut pas.

PÉDRILLE.

Il n'en faut pas ? quel diable de projet avez-vous donc ?

LEON.

Le voici : on doit amener, dans quelques momens, cet homme célèbre que nous avons vu ce matin, tu sais....

PÉDRILLE.

Où donc ?

LÉON.

Là.... dans le grand couvent.

PÉDRILLE.

Le poète ?

LÉON.

Lui-même. On a le projet de le faire peindre par Morillos, mais comme Morillos ne le connaît pas... et que ta figure...

PÉDRILLE, *se levant rapidement.*

Ne parlons pas de çà.

JACINTHE, *le forçant de se rasseoir.*

Mais, imbécille, attends-donc que l'on te dise....

PÉDRILLE.

Non, c'est dit. Je n'aime pas la compagnie de ces gens-là.

JACINTHE.

Qui est-ce qui te parle de compagnie. On a des moyens pour empêcher que Cervantes ne soit introduit ici, mais on a besoin de quelqu'un pour le remplacer.

PÉDRILLE.

Pas pour le diable. Monsieur, vous n'avez sûrement pas l'intention de sacrifier un honnête valet.....

LÉON, *l'interrompant.*

Mais, malheureux, songe que je n'ai que ce moyen pour me justifier auprès d'Elise, qui part au point du jour.

PÉDRILLE.

Hé bien, monsieur, qu'elle parte.

LÉON.

Insolent!

PÉDRILLE.

Mon dieu, monsieur, ne vous fâchez pas. Hé! il me vient une idée : je vais vous chercher mon ami Fabio, il ne craint pas ces choses là, lui; il a servi trois ans un philosophe. (*Il veut se lever.*)

LÉON, *le repoussant dans le fauteuil.*

Fabio? misérable! sais-tu bien que c'est Fabio qui nous a perdus? ou plutôt c'est toi-même, en te confiant bêtement au valet de mon rival.

PÉDRILLE.

Est-il possible?

LÉON.

Et quand tu as fait le mal, tu as la lâcheté d'hésiter à le réparer.

PÉDRILLE, *pleurant.*

Mais, mon dieu, faut-il me tuer pour cela?

LÉON, *avec fureur.*

Oui, traître, si tu ne m'aides sur-le-champ à sortir de l'embarras où tu m'as jeté.....

PÉDRILLE.

Jacinthe, parle donc pour moi.

JACINTHE.

Que diable veux-tu que je dise ? monsieur parle de faire de toi un homme mort, il vaut bien mieux en jouer le rôle. Justement, j'entends du bruit dans l'escalier.

LÉON.

Si tu bouges....

PÉDRILLE.

Etes-vous bien sûr, au moins, que cela ne porte pas malheur ?

LÉON.

Mort, ou je te tue.

SCÈNE IV.

ÉLISE, MORILLOS, LÉON, JACINTHE, PÉDRILLE.

MORILLOS, *du ton d'un homme qui a un peu bu.*

Je vous soutiens, ma fille, que c'était du vin de France, et je sais ce qu'il coûte.

JACINTHE, *à part.*

Aux autres. Il en tient

MORILLOS.

Hein ?

JACINTHE, *lui montrant Pédrille.*

Monsieur, voilà ce que D. Anselme.....

MORILLOS.

Ah ! ah ! il s'est dépêché. (*à Élise.*) Mon enfant, retire-toi dans ta chambre, il y a ici des objets qui blesseraient tes yeux.

LÉON, *se mettant entre lui et Elise, et avec l'accent italien.*

Perdoni, signor, le frère Anselme il m'a dit....

MORILLOS.

Nous parlerons de cela tout-à-l'heure.

LÉON, *bas à Elise.*

Ma chère Elise !...

ELISE, *à part.*

Quelle imprudence !

MORILLOS.

Va, mon enfant ; tu n'as pas trop de tems à dormir.

JACINTHE, *passant à la droite d'Elise.*

C'est vrai. Mademoiselle, voilà votre flambeau.

MORILLOS.

Madame la duchesse veut partir avant quatre heures.

JACINTHE, *bas à Elise.*

Il veut vous parler avant votre départ.

MORILLOS.

Ainsi, retire-toi, et ferme bien tes portes.

JACINTHE, *de même.*

Ouvrez votre fenêtre ; il sera dans la petite cour.

ELISE, *bas, et se retirant.*

Vous me causez tous une frayeur....

MORILLOS.

Une frayeur ! mais mon dieu, ne regarde pas de ce côté. Tourne la tête ; c'est cà. (*Il lui tourne lui-même la tête du côté de Léon, qui lui fait des signes, et il l'accompagne ainsi jusqu'à la porte du corridor.*)

SCÈNE V.

MORILLOS, LÉON, JACINTHE.

JACINTHE, *à Léon.*

ALLONS, monsieur, suivez-moi ; laissons travailler.....
(*Ils vont vers la porte du fond.*)

MORILLOS, *l'arrêtant.*

Comment, suivez-moi, où vas-tu donc ?

JACINTHE.

Je vais conduire monsieur, quelque part, ...dans quelque antichambre, pour vous donner le loisir....

MORILLOS.

Monsieur ne me dérange point, il sera mieux ici que dans une antichambre.

LEON, *à part.*

O ciel!

MORILLOS.

Et toi, rien ne t'empêche de suivre ta maîtresse.

JACINTHE.

Pardon, monsieur. (*A part.*) Il faut que je me tienne à la porte. (*Haut.*) Oui monsieur, il faut que je parle à Béatrix.

MORILLOS, *impatienté.*

Béatrix doit être couchée, allons, rentre chez toi.

JACINTHE.

Mais, monsieur....

MORILLOS.

Ah! que de raisons; je ne veux pas que tu sortes; l'histoire que tu m'as faite tantôt n'est pas extrêmement claire, et par prudence, j'aime mieux te savoir dans ta chambre à cette heure-ci, que par-tout ailleurs.

JACINTHE, *bas.*

Adieu toutes nos espérances.

MORILLOS, *avec colère.*

Hé bien!

JACINTHE.

Hé bien, monsieur....(*bas à Léon.*) Sauve qui peut.

(*Elle rentre.*)

SCÈNE VI.

LÉON, MORILLOS, PÉDRILLE.

LÉON, *à part.*

Juste ciel! comment me tirer d'ici?

MORILLOS, *prenant son porte-feuille, un tabouret, un crayon.*

Asseyez-vous, signor, ceci ne sera pas long. Vous n'êtes pas père de famille, vous?

LÉON, *avec humeur.*

Nô signor. (*A part.*) Dans quel guêpier me suis-je engagé?

MORILLOS.

Vous ne savez pas ce que coûte de peine la garde d'une fille?

LÉON.

Nô signor.

MORILLOS, *s'asseyant près de Pédrille, un peu en avant.*

Si les amans pouvaient réfléchir qu'ils seront pères à leur tour, et qu'ils seront exposés aux mêmes angoisses dont ils se font un jeu de nous accabler; mais les amans ne prévoient rien, n'est-ce pas?

LÉON, *se levant avec impatience.*

Nô, signor, nô.

MORILLOS.

Asseyez-vous donc; la mobilité de votre ombre pourrait me causer des tressaillemens; ceci n'est pas une situation ordinaire. (*Il lorgne Pédrille.*)

LÉON, *à part.*

Je ne le sais que trop. Si je pouvais le forcer à me renvoyer?

MORILLOS.

Ouais? pour un homme de génie, voilà une figure bien

ignoble. Bizarre nature ! comment diable peut-on faire de belles choses avec une figure aussi laide ? (*Léon vient derrière lui, sans qu'il l'ait apperçu, et lui frappe sur l'épaule.*) (*Avec frayeur.*) Ah !

LÉON.

C'est moi, mossiou, voudriez-vous me dire à quale hore vi aurez fini ?

MORILLOS.

Hé ! monsieur, je vous ai prié de vouloir bien vous tenir tranquille, j'aurai fini quand j'aurai fini.

LÉON, *humblement.*

Perdoni.

MORILLOS, *à part.*

Ce diable d'homme m'a tout bouleversé, et voilà mon crayon brisé. (*Il se lève pour en aller chercher un autre.*) Ah ! mon dieu, quelle tête ! C'est que je mets en fait qu'on a pendu cent coquins cette année, qui n'avaient pas une physionomie aussi bassè. (*En se retournant, il trouve Léon qui était venu se placer à côté de Pédrille.*) Ah ! mon dieu !

LÉON, *d'un ton doux.*

C'est moi, mossiou.

MORILLOS.

Pour dieu, monsieur, vous voulez donc me faire mourir de frayeur ?

LÉON.

Perdoni, c'est que je m'y ennuie, je n'entends rien en pittoure, moi ; si j'avais ici qualche passa-tems, qualche poco di spasso.....

MORILLOS.

De promenade ? tenez, mon ami, tenez, voilà une clef, descendez le grand escalier, ouvrez la grille du jardin, et promenez-vous sur la terrasse ; quand j'aurai fini, je vous appellerai.

LÉON.

Hé ! mossiou, vi êtes un homme adorabilé ; ne vous pressez pas, j'attendrai, s'il le faut, toute la nuit.

SCÈNE VII.

MORILLOS, PEDRILLE.

MORILLOS.

Que le diable t'emporte, toi, et la peur que tu m'as faite; mais pour éviter de nouvelles transes, fermons-nous en dedans. Ah! me voilà à mon aise. Allons, mon génie, échauffe-toi. J'admire pourtant ma témérité; le rapport que m'a fait Jacinthe, n'est pas sans vraisemblance; oui, mais s'il me fallait toujours craindre les espions du saint office, je ne ferais aucun tableau, d'ailleurs, qu'est-ce que je risque? mon local est commode, j'ai là une fenêtre qui donne sur la rivière, si j'entendais le moindre bruit, le seigneur Cervantes serait bientôt.... (*il fait le geste d'un homme qui en jète un autre dans l'eau.*) Il me semble que j'entends.... non, ce n'est rien. Parbleu, il me vient une grande idée; oui, elle me sourit, je n'ai jamais pu rendre à mon gré, dans mon martyre de Saint-Pierre, ce coup de lance qu'un soldat lui donna deux heures après sa mort; ce serait bien le cas de saisir la nature sur le fait: pourquoi non, je suis seul, et puisque cela ne peut faire de mal à personne..... (*On frappe trois grands coups à la porte.*) Ah! mon dieu! est-ce le saint office? ouvrons vîte cette fenêtre. (*Il l'ouvre, et fait le mouvement d'un homme qui est tenté de jeter Pédrille.*)

PÉDRILLE, *bas.*

Miséricorde! (*On frappe de nouveau.*)

MORILLOS, *d'une voix tremblante.*

La force me manque. Qu'est-ce qui est là?

D. FERNAND, *en dehors.*

C'est de la part de Don Anselme.

MORILLOS.

Ah! je respire. Mais, mon dieu, est-ce qu'on viendrait déjà chercher le poète pour l'enterrer? (*Il ouvre.*)

PÉDRILLE, *à part.*

Il ne me manquait plus que çà.

SCÈNE VIII.

D. FERNAND, MORILLOS, PÉDRILLE.

D. FERNAND, *déguisé comme Léon.*

Salut à Don Morillos! Don Anselme m'a chargé d'accompagner chez vous ce que vous attendez.

MORILLOS.

Comment, ce que j'attends? mais je n'attends rien, tout est ici.

D. FERNAND.

Que voulez-vous dire?

MORILLOS, *lui montrant Pédrille.*

Parbleu! voyez vous-même.

D. FERNAND, *à part.*

Ciel! Anselme m'aurait-il trahi? (*A Morillos.*) J'ignore d'où peut naître cette méprise; mais je suis le véritable envoyé d'Anselme: voici une lettre de lui qui doit vous le prouver.

MORILLOS.

Une lettre d'Anselme? voyons.

D. FERNAND, *à sa troupe, tandis que le peintre ouvre la lettre.*

Entrez, messieurs, entrez; il ne doit point y avoir de difficulté. (*On porte Fabio dans un fauteuil, et on le pose vis-à-vis de Pédrille, tout près de la porte de l'escalier dérobé.*) C'est bon. (*Bas à ses gens.*) Vîte au jardin, par l'issue que vous savez.

(*Les quatre hommes sortent.*)

MORILLOS, *à part.*

En croirai-je mes yeux? (*Il lit.*) « Vu l'urgence, je vous » dirai sans préambules, que l'homme qui vous remet cette » lettre croit bien certainement vous en remettre une autre

» qu'il a lue, mais à laquelle j'ai eu l'adresse de substituer » celle-ci. (*Ici Fabio éternue : Morillos, qui croit que c'est D. Fernand, le salue ; D. Fernand fait ensuite des signes de colère à Fabio.*) » Cet homme est un amant déguisé qui m'a donné » deux cents ducats pour lui permettre de jouer avec son valet » le rôle que vous lui voyez jouer. Prenez vos mesures en » conséquence : je ne tarderai pas à vous voir. Au reste, le » nom de Léon qu'ils ont souvent prononcé, me fait croire » que ce Léon est le principal mobile de cette intrigue ».

(*A part.*) Effectivement, voilà une de mes figures de tantôt. Dissimulons et courons chez Don Gaspard ; puisque la chose l'intéresse autant que moi, je ne dois pas craindre de me confier à sa prudence et à son amitié. (*Haut, à D. Fernand.*) Monsieur, recevez mes excuses, je vois bien que vous êtes véritablement envoyé par Don Anselme. Le cas tout particulier qu'il fait de vous.....

D. FERNAND.

Monsieur.....

MORILLOS.

Cet autre défunt sera venu d'autre part. Je suis entouré ici de tant d'imbécilles!

D. FERNAND.

Monsieur....

MORILLOS.

Non vraiment, les bévues ne leur coûtent rien ; mais, certainement, j'en serai bientôt débarrassé..... Voulez-vous me permettre d'aller chercher dans mon cabinet quelques couleurs dont j'ai besoin pour commencer notre affaire ?

D. FERNAND.

Monsieur.....

MORILLOS.

Ne bougez pas, je reviens. (*Il prend la lumière. D. Fernand se met en devoir de le suivre ; mais Morillos, qui est devant, pousse brusquement la porte sur lui, et ferme à deux tours.*)

SCÈNE IX.

FABIO, D. FERNAND, PÉDRILLE. (*La nuit.*)

D. FERNAND, *à part.*

Comment? il ferme la porte à clef, qu'est-ce que cela veut veut dire? Ciel! s'il était instruit, et si ce maudit Anselme....

FABIO, *le tirant par son habit.*

Monsieur, n'oubliez pas au moins la suivante.

D. FERNAND, *bas.*

Tais-toi donc. — Oh! il n'y a pas de doute, je suis trahi; et comment sortir de ce lieu? comment poursuivre une entreprise.....

SCÈNE X.

Les Précédens, JACINTHE, *entrant par la porte de côté, et venant à tâtons près de D. Fernand.*

JACINTHE, *très-bas.*

Léon? Léon? êtes-vous là?

D. FERNAND, *de même, contrefaisant sa voix.*

Oui.

JACINTHE.

Monsieur vient de sortir, je ne sais pas pourquoi; j'ai obtenu de mademoiselle qu'elle vous entendrait un moment sur la terrasse, en ma présence. Suivez-moi.

D. FERNAND, *la suivant.*

Quel bonheur!

SCÈNE XI.

PÉDRILLE, FABIO.

PEDRILLE : *il écoute tant qu'il peut, et dit tout bas.*

Hein!.... N'est-ce pas la voix de Jacinthe que j'ai entendue ?

FABIO, *aussi tout bas.*

Il s'en va, et me laisse seul.

PÉDRILLE.

Je n'entends plus rien.

FABIO.

Quand je dis seul... il y a là un voisin que je ne m'attendais pas à rencontrer.

PÉDRILLE.

Monsieur m'avait bien promis que le véritable mort n'entrerait pas. Pourtant il est-là.

FABIO, *qui croit entendre.*

Hein !

PÉDRILLE, *de même.*

Quoi ! la peur fait tinter mes oreilles.

FABIO.

C'est cette obscurité qui épouvante.

PÉDRILLE.

Ma foi, mon maître a plus d'esprit que moi, il s'en tirera toujours assez bien.

FABIO.

Ce diable de mort m'interloque.

PÉDRILLE.

J'ai conservé la clef de cette porte ; filons. (*Il se lève, détourne la tête, et va joindre la porte à tâtons.*)

FABIO, *étonné de voir marcher Pédrille, se lève.*

Hé ! mon dieu.

PÉDRILLE, *reculant de frayeur.*

Il se lève.

FABIO.

Il marche.

PÉDRILLE.

Il vient à moi.

FABIO.

Qu'est-ce que cela signifie? (*Il saisit Pédrille par le bras, et lui crie :*) Où vas-tu?

PEDRILLE *tombant à genoux, et laissant tomber sa clef.*

Ah! je suis mort; mort comme vous; seigneur Cervantes, ayez pitié de moi.

FABIO.

Hé! c'est ce drôle de Pédrille.

PÉDRILLE.

C'est ce coquin de Fabio.

MORILLOS, *en dehors.*

Par ici, seigneur alcade, par ici?

FABIO, *à part, il saute sur son fauteuil.*

L'alcade?

PÉDRILLE, *de même.*

Et ma clef?

MORILLOS, *ouvrant la porte.*

Entrez : vous allez tout savoir.

SCÈNE XII.

FABIO, D. GASPARD, MORILLOS, PÉDRILLE. *Plusieurs valets avec des torches, qui restent à la porte du fond.*

MORILLOS.

Hé bien! où est-il?

D. GASPARD.

Qui?

MORILLOS.

Un suborneur que j'ai enfermé dans cet attelier; mais c'est

en vain qu'il se cache. (*aux alguasils.*) Messieurs, parcourez tous les cabinets ; et vous, seigneur alcade, considérez ces deux personnages : il y a parmi eux un fripon qui fait le mort.

PÉDRILLE, *se levant brusquement.*

Ce n'est pas moi.

FABIO, *de même.*

Ni moi.

MORILLOS, *au comble de l'épouvante.*

Sainte vierge !

PÉDRILLE, *vivement.*

Seigneur alcade, je suis un honnête homme.

FABIO.

Seigneur alcade, je suis connu....

PÉDRILLE.

Pour un coquin, seigneur alcade.

FABIO.

C'est moi qui ai été envoyé.....

PÉDRILLE.

C'est moi.

ENSEMBLE, et très-rapidement.

Toi, moi, oui moi, non, c'est moi.

D. GASPARD.

Doucement, doucement, messieurs les morts, ne faites pas tant de bruit, on vous rendra justice à l'un et à l'autre.

FABIO.

Apprenez, seigneur alcade, que ce drôle est le valet d'un jeune fou qui s'est introduit céans, pour parler d'amour à la fille de monsieur.

PÉDRILLE.

Sachez, messieurs, que voilà le valet de D. Fernand, dont les excès sont connus dans tout Madrid, et qui certainement ne s'est introduit ici que pour en essayer de nouveaux.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, JACINTHE, *par la porte latérale de droite.*

JACINTHE.

Au secours ! au secours ! on enlève mademoiselle.

MORILLOS.

Juste ciel !

JACINTHE.

Le ravisseur est D. Fernand, courez tous au jardin.

MORILLOS.

Et toujours D. Fernand, seigneur alcade.....

D. GASPARD.

Ne craignez rien. (*à sa troupe.*) Suivez-moi.

(*Ils vont vers la porte.*)

SCENE DERNIÈRE.

FABIO, D. GASPARD, LEON, ÉLISE, MORILLOS, ANSELME, JACINTHE, BÉATRIX, PÉDRILLE, UN VALET, *portant un portrait.*

BÉATRIX, *accourant.*

La voilà ! la voilà ! un jeune homme, un ange l'a sauvée, la voilà.

D. GASPARD, *reconnaissant Léon.*

Ciel ! mon fils.

LÉON, *aux pieds de son père.*

Oui mon père, vous voyez un fils coupable; (*montrant Elise.*) daignez aussi voir son excuse.

MORILLOS, *avec fureur, à Don Gaspard.*

Comment, vous êtes le père de D. Fernand ?

LÉON.

Non, monsieur, revenez d'une erreur que j'ai fait naître malgré moi ; ce nom est celui d'un traître qui avait tantôt usurpé le mien ; voilà la clef de votre jardin, que vous m'avez confiée fort à propos, puisqu'elle m'a procuré le bonheur de sauver mademoiselle. Il ne m'a fallu qu'un léger combat pour désarmer D. Fernand ; l'honnête Anselme, et quelques domestiques qu'il a amenés, m'ont aidé à disperser sa troupe, qu'ils poursuivent encore.

MORILLOS, *embrassant Anselme.*

Mon digne ami !

LÉON, *humblement.*

Si ce léger mérite pouvait affaiblir aux yeux de mon père et de celui d'Elise.....

D. GASPARD, *avec gravité.*

Morillos, voilà un ordre que vous avez obtenu ce matin du duc de Lerme, pour faire enfermer un jeune homme ; vous êtes ici plus offensé que moi : on s'est introduit chez vous par des moyens que l'honneur désavoue ; vous m'avez appellé comme magistrat, disposez de cet étourdi.

MORILLOS, *prenant l'ordre, et aussi avec gravité.*

Ma foi, s'il faut prendre, comme vous, les choses à la lettre, ma fille doit se trouver encore plus directement offensée ; tiens, Elise, dispose.

ELISE.

Non, mon père, non ; cet excès de bonté aurait fait encore hier le bonheur de ma vie ; mais aujourd'hui une lettre de ma tante....

FABIO, *tombant à genoux.*

Hélas ! voici le secrétaire.

LÉON, *courant sur lui.*

Comment, misérable !

JACINTHE, *l'arrêtant.*

Fi ! monsieur, vous êtes heureux, nous le sommes tous, le bonheur doit pardonner.

MORILLOS.

Elle a raison. (*à Fabio.*) Va dire à D. Fernand, et à tous les Fernand que tu rencontreras, que l'intrigue ne l'emporte pas toujours sur la vertu, l'innocence.... (*à Anselme.*) A-propos d'innocence, mon ami, est-ce que vous garderez les deux cents ducats?

ANSELME.

Ma foi, mon ami, considérant que pour l'exemple des fous.....

MORILLOS.

J'entends, vous les gardez. Mais au moins, je ferai pour mon profit le portrait de Cervantes?

ANSELME.

Non, mon ami, vous ne le ferez pas, (*il prend le portrait des mains du domestique*) car le voilà tout fait.

MORILLOS.

Comment?

ANSELME.

C'est encore un cadeau que D. Fernand a bien voulu faire à la postérité.

MORILLOS, *le prenant.*

Oh bien, je m'en empare; (*au public.*) et si la génération présente ne juge pas notre portrait avec trop de rigueur, j'espère qu'elle voudra bien permettre à Morillos de lui en fournir quelques copies.

FIN.

PQ 2219 D75P6
Dieulafoy, Joseph Marie Armand Michel
Le portrait de Michel Cervantes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY